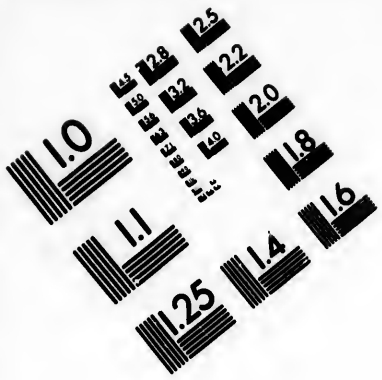


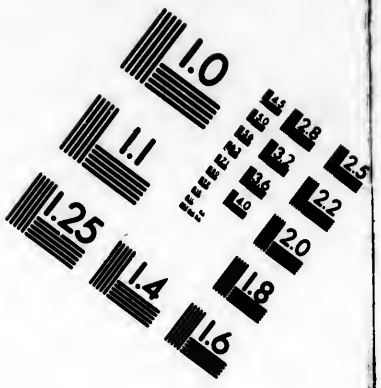
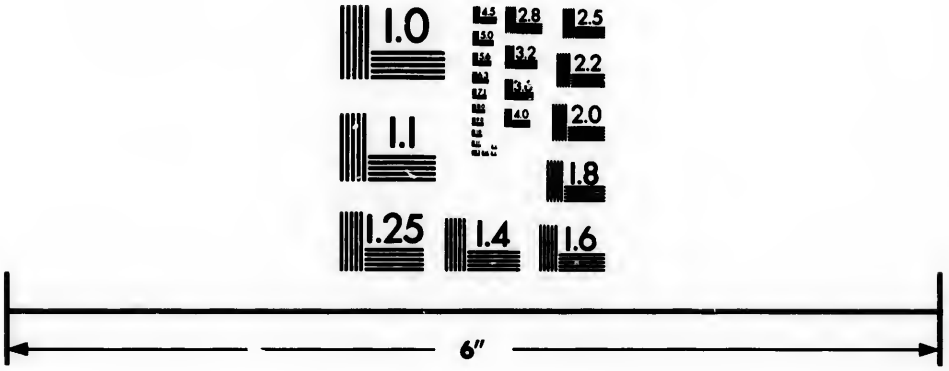
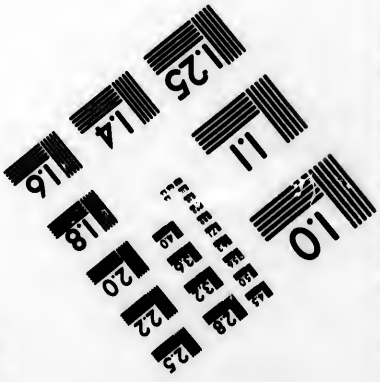


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

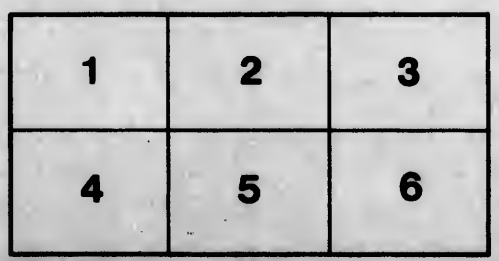
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

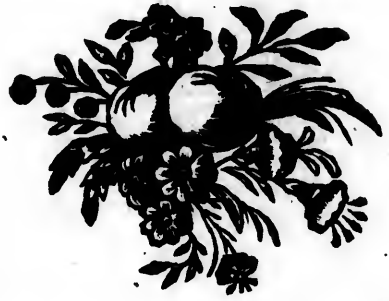
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE,
EN
SIX LIVRES.



A AUTUN,
Chez P. Ph. DEJUSSIEU,
Imprimeur-Libraire, 1782.
& ſe trouve
A Paris, Quai des Auguſtins.

Avec permiſſion.

A

O
tem
vert
Jou
Sava
blio
voil
essai
publ
qu'u
géni
sant
son

AVERTISSEMENT.

ON demande depuis long-temps le Poëme de la découverte du nouveau monde. Les Journaliſtes l'indiquent, les Savans le deſirent, & les bibliothéques l'attendent. En voilà enfin l'eſquiſſe : puiſſe cet eſſai ſatisfaire les ſouhaits du public, en lui faiſant eſpérer qu'une plume plus hardie, un génie plus fécond, enchériſſant ſur cet ouvrage, remplira ſon attente.

S C

DU

I N

Colomb

le proj

monde.

Médeci

réponſe

auprès

trompé

la Répu

l'Eſpag

& mag

La Nu

& de ſa

Paul, a

me ; le

d'Eſpa

Cenſeu

SOMMAIRE
DU PREMIER LIVRE.

INVOCATION; arrivée de Colomb à Palos, ſon origine; il forme le projet de la découverte d'un autre monde. Il va trouver Paul, ſavant Médecin de Florence. Diſcours à Paul, réponſe de Paul: il ſollicite des ſecours auprès de différentes Puiſſances: il eſt trompé en Portugal: motif du refus de la République de Gênes. De l'état de l'Eſpagne après ſes révolutions. Génie & magnanimité de la Reine Iſabelle. La Nuit, témoin du plan de Colomb, & de ſa réſolution dans le cabinet de Paul, avertit l'Ignorance & le Fanatiſme; leur portrait; tableau de la Cour d'Eſpagne. Portrait de Talavera, Cenſeur du plan de Colomb. Son diſ-

cours à la Reine. Projet de Colomb rejetté. Songe de la Reine ; Colomb eſt rappellé, ſa propoſition eſt admiſe ; généroſité des Habitans de Palos.

L'AMÉRIQUE DÉCOUVERTE.

LIVRE PREMIER.

JE célebre ce grand événement où l'univers fut tout à coup agrandi de moitié, où des hommes étonnés virent un autre monde, trouverent des freres dont les traditions de leurs ayeux ne leur avaient donné aucune idée ; & ce Navigateur audacieux, qui forçant la nature & l'océan, ajouta une quatrieme partie à la terre, arracha le voile dont elle ſe couvroit depuis l'origine des ſie-

éles, & ne lui permit plus d'avoir des ſecrets pour l'homme.

O toi qui employas ton étonnante carriere à former & à exécuter les plus grands projets, qui remplis l'univers d'étonnement & d'admiration, qui allas où la penſée de l'homme n'avait même oſé pénétrer; toi dont le nom doit être invoqué dans les grandes entrepriſes, & révéré ſur l'océan, à l'inſtar de celui des Divinités marines, qui fus adoré encore vivant, & vis des hommes courageux proſternés à tes pieds, dans le ſilence & le reſpect de l'adoration; toi qui pouvais dire de plus que toutes les puiſſances enſemble: cette mer immenſe, c'eſt moi qui l'ai domptée; ces ports, je les ai ouverts; ces vaſtes contrées, j'en ai en quelque ſorte été le créateur; j'en ai gratifié des Rois, j'ai donné à l'univers autant qu'il poſſédait déja, & à la ſociété des nations ſans nombre; immortel Colomb, puiſſe ton génie lumineux m'éclairer un moment, pour dire avec dignité comment tu conçus & exécutas le

projet le plus fier & le plus étonnant qu'ait jamais enfanté l'esprit humain!

L'Espagne jouissait des douceurs de la paix que venait de lui assurer la conquête du Royaume de Grenade; ses peuples sans allarmes, vivaient dans le repos, & le commerce des Maures, transporté dans ses ports, veillait sur son bonheur & son opulence, lorsqu'on vit arriver à Palos un petit nombre d'hommes conduits par un Étranger qui partait pour aller reconnaître un monde nouveau, & le soumettre aux Rois d'Espagne. Ce Chef était un homme obscur, & trois petits vaisseaux montés par environ cent hommes, étaient les seuls moyens avec lesquels il allait exécuter une si grande entreprise; mais cet Étranger étoit le génie de la fortune de l'Espagne; & avec ces moyens, tous fables qu'ils étaient, il allait faire plus que tous les Conquérans, & remplir la terre d'étonnement & de la gloire de son nom.

Cet homme qui formait un dessein si fier, qui promettait des choses im-

possibles à la puissance des Rois, était un savant né dans une condition ordinaire, c'était le Gênois Colomb. Livré tour à tour à l'étude, & aux sanglants exercices de Mars, les côtes de Portugal l'avaient reçu à la suite d'un rude combat avec les Vénitiens ennemis de sa Patrie : la valeur & l'intelligence furent obligés de céder au nombre & à la force ; la mer comme de concert avec l'ennemi, engloutit son vaisseau. Échappé à ce double péril, les Portugais témoins de son courage, admirerent bientôt ses connoissances ; il prit place parmi leurs Marins, & ce fut à leur école que se forma le hardi Navigateur qui découvrit le nouveau monde. Mais le projet était bien au dessus d'eux & du siecle ; il n'appartint qu'à celui qui l'exécuta.

Colomb doué par la nature d'un genie profond & méditatif, né avec une ame ferme & élevée, le désir de la gloire, & la soif des connoissances, secoua par l'effort le plus hardi qui eût encore été fait, les chaî-

nes du préjugé ; leva fiérement la tête au deſſus des ténebres qui couvraient ſon ſiecle ; il vit que la terre tournait, qu'on ne connoiſſait qu'une partie de ſa ſurface, qu'on ignorait abſolument l'autre qui devait faire le contrepoids : il comprit que ces deux parties n'étaient ſéparées que par des mers immenſes que l'on pouvait franchir. Son génie inventif lui procura les moyens de ſurmonter cet obſtacle invincible aux yeux de ſon ſiecle. Connoiſſant la propriété de l'aimant il l'aſſocia à ſon entrepriſe, & en fit ſon guide dans ces climats ignorés : aſſuré d'un auſſi puiſſant ſecours, il ne s'occupa plus qu'à les découvrir aux yeux de ſes contemporains, & à y faire toucher leurs regards.

Il exiſtait cependant un homme dont les connoiſſances pouvaient lui ſervir de bouſſole. Cet homme rare, le ſeul capable de diriger ce projet, était à quatre cents lieues de l'endroit où il était éclos ; mais le génie & l'amour de la gloire n'ont jamais calculé les diſtances : Paul était le

nom de ce ſavant ; Florence était ſa Patrie ; les loiſirs que lui laiſſait la médecine qu'il profeſſait, étaient remplis par l'étude de la coſmographie & de l'aſtronomie : les découvertes, les navigations inſtructives étaient venues à ſa connoiſſance : il avait déja deviné le ſyſtême que Copernic publia depuis. Ce fut dans ſon cabinet, le ſanctuaire des ſciences, & des plus rares connoiſſances qui exiſtaſſent alors, que fut révélé pour la premiere fois le projet qui enfanta un monde ; Colomb le développa en ces termes.

Occupé d'un projet immenſe, & ne trouvant autour de moi que des hommes dont les connoiſſances ne ſortent pas de la ſphere ordinaire, dont les idées ne parcourent pas ces régions où mon imagination me tranſporte, je viens du fonds de la Luſitanie, ſolliciter les ſecours de ton génie, & te conſulter ſur l'exiſtence & la découverte d'un nouveau monde. A qui puis-je mieux m'adreſſer qu'au ſavant qui renferme la terre

dans le tour de son compas, qui mesure les lignes de sa surface, en approfondit la théorie, au seul homme enfin qui connoisse la planete que Dieu lui a donné pour habitation !

Les voyages que j'ai fait, les récits des Marins que j'ai entendu, les indices que j'ai vu, tout m'a fait soupçonner qu'à l'Occident de notre monde, il en existait un autre. Je ne pense jamais que c'est la terre qui tourne, que je ne me l'a représente sous la forme d'une boule : je vois que notre hémisphere ne fait que la moitié de cette boule ; il faut cependant une autre partie pour faire le contrepoids ; or, l'équilibre se maintient, preuve que cette autre moitié existe, & que nous l'ignorons. Ces vastes régions opposées aux notres, ne sont pas couvertes d'eau ; le navigateur hardi qui pénétre dans la profondeur de ces mers, est étonné de voir des oiseaux dont le vol prend sa direction du côté de l'Occident ; on a quelque fois observé qu'il en venoit des vents vio-

lents, ſemblables à ceux qui accompagnent les ouragans, ou les éruptions des Volcans. J'ai connu des Matelots qui m'ont aſſuré avoir vu après une longue tempête, une branche d'arbre garni d'un fruit ignoré dans les pays qui nous ſont connus. Moi-même j'ai vu venir de ce côté une piece d'un bois étranger travaillé de main d'homme.

Un jour que mon vaiſſeau étoit à l'ancre, dans une des Açores, & que je parcourais l'Iſle, je vis avec ſurpriſe dans un déſert, au milieu des ronces & des rochers, la ſtatue d'un cavalier. Sa main gauche était apuyée ſur le col de ſon cheval, & ſon bras droit étendu vers l'Occident, me parut indiquer du doigt un monde pareil à celui qui étoit à ſa gauche. D'après ces raiſonnements & ſur ces indices, je me ſuis formé le plan d'un autre continent, j'ai conçu le deſſein d'aller le découvrir; je viens auparavant ſavoir ſi mes idées ne m'abuſent pas, ſi mon

projet eſt auſſi poſſible que je me le figure.

Paul, qui au feu de ſes yeux, à la fineſſe de ſes traits, avait déja jugé de ſon génie, en ſentit toute l'élévation à ces paroles, & lui répondit ainſi :

C'eſt plus pour vous encourager que pour vous inſtruire, que je vous parle ſur une matiere dont rien n'a échappé à votre pénétration; la forme de la terre, ſa rotation que je ſoupçonne comme vous, nous démontrent que les eaux n'occupent que les endroits les plus bas; dès lors elles ne couvrent pas cet eſpace immenſe qui eſt au delà de notre continent; les endroits élevés comme les terres que nous occupons, ſont au deſſus du niveau de la mer, ils ſont le contrepoids de nos habitations, & ſont préſentés à leur tour aux influences du ſoleil; l'eau n'étant que la vapeur de la matiere, cette vapeur ne peut être plus conſidérable que le corps d'où elle émane. Outre ces conjectures, j'ai de

puiſſans indices à ajouter aux vôtres. Des joncs d'une eſpece inconnue en Afrique & en Europe, ont ſouvent été jettés ſur nos côtes, dans des temps où les eaux étaïent agitées par les vents du couchant. Des arbres d'un bois, & d'une dureté inconnue dans notre continent, ont été pouſſés par les mêmes vents; une piece de bois travaillée avec des inſtruments informes, un canot fait par des mains groſſieres & ſans art, ont été conduits & vus ſur les mêmes côtes: il exiſte donc une terre qui a produit ces matieres, & des mains qui les ont façonnées.

A ces mots, Colomb ſe levant avec vivacité, s'écria, il eſt donc vrai qu'il exiſte ce monde que je ſoupçonnais; un moment, (reprit le ſavant en lui faïſant ſigne de la main) & je vais mettre le comble à votre ſurpriſe: ſes habitans exiſtent auſſi; après une tempête longue & affreuſe, le corps d'un être qu'on reconnut pour un homme, fut porté par les vents du couchant ſur les

côtes d'Afrique ; ſon teint était de couleur de cuivre, ſon viſage était ſans barbe, ſes traits étaient ſinguliers, jamais on en avait vu de pareil ; cet homme exraordinaire venait ſans contredit du même pays que les joncs, les bois travaillés & le canot. Il en était l'artiſan, il était l'habitant de ces pays que votre génie vous a révélé, que je n'ai qu'entrevu, que vous me faites voir à découvert, & que je place à une grande diſtance de notre continent. C'eſt à vous qu'il eſt réſervé de les montrer aux hommes, & de ſignaler notre ſiecle par cette époque la plus glorieuſe, qui puiſſe être dans les faſtes de l'Univers.

Colomb plein de joie & de confiance, brûle d'aller exécuter ſon deſſein, & quitte le cabinet du ſavant, ce modeſte réduit où venait d'être arrêté le projet qui changea la face de l'Univers. Là, on n'avoit pas délibéré comme ſous la tente d'un Conquérant ſur la conquête d'une ville ou d'une province, on avait agité

ſi on agrandirait le monde, ſi on ajouterait une ſeconde partie à l'Univers : Eh ! celui qui propoſait ce deſſein n'était qu'un mortel, & il l'exécuta. Les Princes & les Monarques n'entrerent pas dans ce Conſeil qui allait produire les plus grands changements dans l'Univers : deux hommes de génie dans un moment de converſation, prononcerent ſeuls ſur le ſort du monde, & préparerent la plus étonnante révolution qui fût jamais ſur la terre.

Mais qu'il y a loin de la création d'un projet à l'exécution dont les moyens ſont dans la main des Princes ; Colomb éprouva que cette diſtance était plus grande que celle des deux mondes : il conſomma huit ans en tentatives inutiles ; pourquoi avons nous à regretter que ce temps & celui des perſécutions qu'il eſſuya, ait été perdu pour ſa vie infatigable & glorieuſe : il déploya tous ſes efforts auprès des Puiſſances maritimes. Son frere Barthelemy, qui dans la ſuite figura parmi

les hardis navigateurs, & les chefs les plus intrépides du ſiecle, fut en Angleterre par ſon ordre ; & lui ſe préſenta à la Cour de Portugal. Jean Second qui regnait alors, avait fait beaucoup d'entrepriſes éclatantes ; Diaz avait illuſtré ſon regne par la découverte des côtes d'Afrique : Colomb ſe flattait avec raiſon d'être accueilli d'un pareil Monarque : mais les Grands hommes ont leurs moments de faibleſſe. Ce Monarque généreux écouta les conſeils perfides de ſes Courtiſans ; & pendant qu'on amuſait Colomb, une Eſcadre allait reconnaître les terres qu'il annonçait, & lui enlever la gloire de ſon projet : l'ame fiere & généreuſe du Génois, fut révoltée d'un procédé auſſi bas : il quitta auſſitôt un pays où il avait été trompé ſi cruellement, & abandonna à jamais le Pavillon Portugais, ſouillé d'une telle lâcheté. Le Prince rougit dans la ſuite d'une conduite auſſi indigne de lui ; & ſes ennemis, au lieu d'une gloire uſurpée, ne

recueillirent que la honte d'une entrepriſe perfide & malheureuſe ; il était réſervé au ſeul auteur de ce noble deſſein, de pouvoir l'exécuter.

Il s'adreſſa à la France & à l'Eſpagne ; peines inutiles, les eſprits n'y étaient pas encore aſſez éclairés pour ſaiſir des idées auſſi élevées. Parmi les Puiſſances dont il invoqua les ſecours, & ſollicita le Pavillon, Gênes ne fut pas oubliée ; Gênes, ſa patrie, qui du milieu de ſon golphe, s'éleve avec nobleſſe, comme pour commander à la mer. La république ſentit toute la beauté du projet ; ſi elle ne l'exécuta pas, c'eſt qu'elle comprit qu'un monde éloigné, devant exciter par ſes richeſſes la cupidité des autres nations, exigeait pour ſa conquête, & ſa conſervation, des moyens & une population au deſſus des ſiens. Elle ſentit que le fardeau était au deſſus des forces d'une puiſſance ordinaire. Sages Liguriens, vous opinâtes en philoſophes ! les événements ont

juſtifié votre déciſion. Le Portugal plus puiſſant, n'a-t-il pas ſuccombé depuis, ſous un poids moins lourd? Et l'Eſpagne fatiguée, n'a pas trop de ſes Royaumes pour ſoutenir la grandeur qui vous eût accablé? Heureux les peuples dont les Chefs voient ſi bien les intérêts & le bonheur?

Infatigable dans la pourſuite de ſon projet, Colomb revint de nouveau à la Cour d'Eſpagne; Muſe de l'hiſtoire, apprend nous quelle puiſſance dominait alors dans l'Ibérie?

Le formidable Empire Romain n'exiſtait plus; des Sauvages ſortis des flancs du nord, en avaient fait juſtice, & vangé l'univers. Ce coloſſe dont les membres ſemblaient embraſſer le monde entier, n'était pas tombé tout à coup. La vertu & le courage des Céſars & des Caton, avoient mis dans les eſprits une force d'impulſion dont le mouvement dura pendant pluſieurs ſiecles: mais ce beau feu fermentant inſen-

ſiblement avec la craſſe du vice, & les glaces de la lâcheté; la maſſe ſe corrompit par dégré, le mal prit le deſſus, à cette époque tout fut perdu. L'Ibérien long-temps eſclave de Rome, paſſa ſous le joug de ces féroces enfans du nord, qui, pouſſés par leur premiere impétuoſité, paſſerent juſqu'en Afrique: en vain, ils parcouraient le Globe, paſſaient de la Zone glaciale ſous la Zone torride, ils rencontraient toujours la même puiſſance: l'Empire ſans force ſe défendait par ſon étendue, & laſſait ſes Conquérans. Le Vandale, vainqueur par un reflux étonnant, ſe vit écraſer à ſon tour en Eſpagne, par l'Arabe fanatique, & victorieux alors ſur toutes les parties de la terre en même temps. L'Eſpagnol ſpectateur de ces ſanglantes tragédies, joint au Vandale humilié, leva le front dès que la victoire fut paſſée, & attaqua ſon nouveau Maître. Ce grand procès entre l'uſurpateur, & l'ancien propriétaire, dura près de huit cents

ans, & fut enfin décidé en faveur du parti le plus juſte. L'Eſpagnol par la conquête de Grenade, vit la réunion de toutes ſes provinces, ſous la même domination.

Ces Dominateurs étaient Ferdinand & Iſabelle. Un hymen heureux avait réuni avec ces Princes tous les Royaumes de l'Eſpagne, & leur valeur y avait encore joint celui de Grenade, le ſeul qui reſtât aux Arabes : il ne manquait à leur proſpérité que des conquêtes éloignées; lorſqu'un Navigateur audacieux vint leur offrir de conquérir un monde, de ſoumettre à leur joug des Royaumes inconnus aux mortels de ce continent, & d'élever leur puiſſance, & leur empire au deſſus de tout ce qu'on avait vu juſqu'alors. A ces offres éblouiſſantes, le Trône ſembla tréſſaillir, & le Diadême redoubler déclat. Ferdinand était ambitieux; Iſabelle avait l'ame grande, digne du rang qu'elle occupait, ſon génie avait porté le dernier coup à la puiſſance des Maures, & l'exé-

cution de ſes conſeils, avait plus d'une fois couvert de gloire Ferdinand. Ce fut devant ces Princes glorieux que parut Colomb; ce fut devant leur Trône qu'il fit ſes magnifiques promeſſes, les plus belles qui aient jamais flatté l'oreille des Rois : ce noble projet fut goûté; Talavera, Directeur de la Reine, fut chargé de l'examiner, & d'en faire le rapport.

Dans ce moment, de puiſſans ennemis étaient en campagne pour le combatre, & défendre leur Empire auquel il devoit porter des coups mortels. La Nuit attirée par les rayons furtifs, & vacillans d'une lampe qui bleſſait ſon obſcurité, avait vu ce plan tracé pendant ſon ſilence, dans la profondeur de l'étude; & enſuite arrêté dans le cabinet de Paul, elle courut auſſitôt en avertir l'Ignorance, & le Fanatiſme qui traînaient avec elle, leurs voiles obſcures ſur la terre.

Dans une contrée fortunée de la Turquie, ſur le niveau d'une plaine

agréable, mais inculte, & couverte de ronces, demeure l'Ignorance : au milieu de matériaux ſuperbes, propres à bâtir les Palais les plus ſomptueux, on diſtingue une miſérable chaumiere, dont les murs ſont de boue, le couvert eſt de chaume ſurmonté d'un croiſſant; l'Ignorance y eſt aſſiſe ſur le fût renverſé d'une colonne ornée d'une ſculpture exquiſe, mais dégradée, & couverte de craſſe. Ses pieds poſent ſur un tableau d'Apelles au lieu de tapis, les ouvrages d'Homere, d'Héſiode, de Virgile, entaſſés en pile comme du bois à brûler, ſervent à entretenir ſon feu; elle eſt ſervie par l'Habitude, dont l'allure ſemblable à celle d'un âne, eſt toujours la même.

Le Fanatiſme debout ſur une montagne, la tête élevée dans les nues, domine ſur l'univers. Il tient dans ſa main le couteau qui depuis égorgea Henry IV. A ſes pieds, clairent les affreux bûchers de l'infâme Inquiſition. Le Meurtre, le poignard à la main, la face enſanglantée; la Fureur

au regard horrible, aux cheveux de ſerpens hériſſés, le bandeau ſur les yeux, ſe tiennent à ſes côtés, & attendent ſes ordres ſanguinaires. Pere du carnage & de la rage, diſent-ils, toi qui éteins dans les cœurs les ſentimens humains & ſacrés, ordonne, & la mort va frapper; ne regarde pas aux victimes, quelque ſoit le ſang que tu nous abandonnes, il va être verſé ſans héſiter: que ce ſoient nos amis, nos freres, nos peres ou nos Souverains, ils vont tomber ſous nos coups, & ce fer va ſe plonger dans leur ſein: ils n'ont pas encore dit que le ſignal eſt donné: les liens ſi doux de l'amitié, les chaînes ſacrées de la nature ſont rompues, l'ami roule dans la pouſſiere, ſous les coups de ſon ami, le pere ſous ceux de ſon fils; le monſtre eſt ſatisfait; de nouveaux ordres ſont donnés, & le carnage recommence.

A l'avertiſſement de la Nuit, l'Ignorance effrayée pouſſe un profond ſoupir, gémit douloureuſement, puis ſe tournant vers le Fanatiſme,

& la Nuit, elle profere ces paroles entrecoupées de pleurs & de sanglots.

Eh quoi, mes malheurs & mes pertes, ne feront donc qu'accroître; bientôt je n'aurai plus ni temples, ni asyles; aussi ancienne que la terre, vous savez quel fut mon triomphe dans ces premiers temps, où nous couvrions seuls tout l'univers de voiles épaisses; vous vous rappellez qu'ayant apperçu les beaux arts à la lueur de leurs flambeaux, qui cherchaient à pénétrer dans mon empire, & à étendre leur lumiere sur la surface de la terre; je fis une ligue avec les hommes encore nouveaux, & secondée de votre secours, j'attaquai ces ennemis, j'éteignis leur lumiere; errans alors dans les ombres de la Nuit, je les vainquis, & les enchaînai dans ces régions désertes, que couvrent aujourd'hui les glaces qui sont sous le pole Antartique. Leur captivité durait depuis plusieurs siecles, lorsque la Félicité qui errait alors autour de la terre

ſans trouver où poſer le pied, fut les détacher, & les envoya pour lui frayer les voies & lui préparer une demeure ; ils la lui bâtirent d'abord dans ces climats chauds, où les hommes excités par une vive imagination, & le ſpectacle varié de la nature plus énergique dans ces lieux, réfléchirent, & inventerent les premiers. Les Atlantes les appellerent à haute voix, & par leurs ſecours me chaſſerent de vaſtes contrées. Des événemens affreux, la mer comme de concert avec ma vengeance, anéantirent ces peuples ennemis ; je repris mes droits, & regnai une ſeconde fois ſur la terre. Je goûtais les douceurs de ce ſecond regne, lorſque l'Indien commença à me faire la guerre, comme ſi la conſpiration eût été générale ; le Caldéen, le Chinois, l'Egyptien après, le Syrien & le Carthaginois, me chaſſerent tour à tour de l'Aſie & de l'Afrique. Fuyant enſuite devant le Grec & le Romain ; Omar me reçut dans l'Aſie, d'où l'implacable

Aron me chaſſa encore. Errante dans la Tartarie, les Soudans me rappellerent ; je ne conſerve plus que leur pays, & le nouveau continent ; l'événement que vous m'annoncez, va m'enlever cette derniere Contrée : une puiſſance ſi ancienne va donc ceſſer d'être ? Perfide Génois que t'ais-je fait, quelle fureur t'excite à me pourſuivre, & à t'acharner à ma ruine ?

Le Fanatiſme ſans perdre de temps en vaines déclamations, & concentrant en lui-même la rage qui l'anime, ordonne à l'Ignorance de le ſuivre ; ils s'attachent aux pas de Colomb, ſuivent ſes démarches, le font échouer en Portugal, en France, en Italie ; traverſent ſon frere en Angleterre, le ſuivent à la Cour d'Eſpagne, cette Cour brillante, & nombreuſe de deux puiſſans Rois réunis. C'était là que l'homme était un tigre pour l'homme : jamais le Courtiſan n'en aborda un autre qu'avec un viſage trompeur, ſous les déhors ſéduiſans d'un abord gra-

cieux & d'un ris perfide, il cacha toujours le deſſein de ſa ruine, & l'eſpoir de faire échouer ſes projets quand il les connut; toute nouvelle entrepriſe était une innovation dangereuſe : l'homme de mérite était d'abord combatu par tous les partis; avait-il ſuccombé, ils s'entredéchiraient les uns les autres. Ce fut ſur ce théâtre dangereux que parut Colomb; ſa réputation dans la navigation, ſon génie, la hardieſſe de ſon projet, lui ſuſciterent une foule d'ennemis.

De ce nombre était Talavera, à qui l'examen de ſon projet avait été renvoyé. Cet homme avait la taille courte, la tête groſſe, l'air mutin, entier dans ſes opinions il n'adoptait jamais celles d'autrui : il ne croyait pas qu'on pût être plus inſtruit que lui, il penſait de bonne foi qu'une choſe qu'il ignorait, ne pouvait pas être, par la raiſon que ſi elle eût exiſté, elle lui eût été indiquée par ſa pénétration dont il ne doutait pas. L'Ignorance & le Fa-

natiſme ſe croient ſûrs du ſuccès en voyant pour arbitre, le Juge qu'ils auraient choiſi eux-mêmes, l'homme dont l'organe leur étoit dévoué depuis long-temps ; ils l'animent de nouveau de leurs paſſions, ſouflent dans ſon ſein leurs ſentiments ineptes & inconſidérés, & lui inſpirent ce diſcours, qu'il prononça d'un air content, & d'un ton d'oracle.

Donnez vous bien de garde, grande Reine, d'adopter un deſſein réprouvé par la raiſon & la religion ? Un Avanturier ſerait-il plus ſavant que tous les hommes, ferait-il lui ſeul plus que tous les ſiecles, tous les Navigateurs qui l'ont précédé ? A ſuppoſer que les terres qu'il ſe propoſe de découvrir exiſtaſſent, doit-on aller contre les décrets de la Providence, & s'obſtiner à chercher ce qu'elle a caché. Si elle eût voulu les ſoumettre à la connoiſſance des hommes, ne les eût-elle pas indiquée à nos ancêtres ; mais la preuve qu'elles n'exiſtent

que dans l'idée de l'auteur de ce chimérique projet, c'eſt qu'elles ne ſont jamais venues à la connoiſſance de perſonne : Ariſtote & les Théologiens, n'en parlent nulle part ; & voilà ce que j'ai retiré des pénibles recherches que j'ai fait ſur cette matiere, où je ſuis auſſi inſtruis qu'un autre. Au ſortir des colonnes d'Hercule, on ne trouve plus que des mers ; & la terre n'étant qu'une ſurface plate, des téméraires qui pourſuivraient leur navigation, tomberaient à la fin dans des abymes immenſes ; ils ne pourraient plus remonter, tout retour leur ſeroit interdit à jamais : maintenant que je vous ai clairement démontré l'impoſſibilité de l'entrepriſe, quel tort ne feriez vous pas à votre gloire, ſi vous alliez expoſer vos ſujets, aux caprices d'un inſenſé qui veut les conduire à une perte certaine, & vous donner le ridicule d'avoir approuvé, & ſecondé le plus fou des projets.

Tout absurde qu'était ce raisonnement, il ne manqua pas d'approbateurs ; & tel Courtisan qui en sentait toute la sotise, mais qui regardait l'homme & l'avis comme utiles à ses desseins, loua le frere Talavera, & félicita la Reine sur l'érudition de son Directeur. Il s'en fallait bien que cette Princesse en eût la même opinion, elle trouvait le projet & l'Auteur bien supérieur à leur adversaire ; mais le Roi qui craignait les entreprises éloignées, & la dépense qu'elles entraînent, se déclara pour le parti contraire, ainsi que presque tout le Conseil : le projet fut rejetté, & l'Ignorance & le Fanatisme triompherent de nouveau.

L'homme vraiment courageux, ne se laisse jamais abattre ; aussi Colomb quoiqu'atterré par ce coup, ne désespéra pas ; son courage qui fut toujours victorieux des événements, excita de nouveau ses forces, rapella l'espoir du sein de l'adversité, & lui inspira d'aller solliciter les se-

cours d'un Pavillon plus disposé à seconder de grands desseins ; déja il était en route, & prenait l'essort vers d'autres contrées.

Mais la Reine, dont l'ame s'ouvrait naturellement aux grandes choses, à qui son imagination vive représentait sans cesse ce plan hardi si fiérement dessiné, qui se rapellait le courage & le génie du Génois, qui semblait encore entendre ses paroles lumineuses & intéressantes, en était vivement affectée. Dans le calme des sens, dans les bras du sommeil, elle s'en occupoit encore ; elle était tellement pleine du système de Colomb, qu'il lui sembla qu'elle tenait en main la moitié d'une boule ; elle gémissait sur la perte de l'autre, lorsqu'un Génie entouré d'une ceinture de plumes (1) aussi rapide que l'aigle dans son vol, ap-

(1) C'était l'habillement des Sauvages de l'Amérique.

parut ſous les traits de Colomb du côté de l'Occident ; il portait dans ſa main l'autre moitié, qu'il appliqua à celle qu'elle tenait, & en compoſa une boule entiere. La vivacité de ſa joie la réveilla, & dans le moment de ce réveil il fut décidé qu'un nouveau monde ſerait ajouté à l'autre : quel commencement de journée pour une femme ? Des ordres rapides arrêterent le Génois dans ſa marche, comme on arrête avec de puiſſantes digues, la courſe impétueuſe d'un fleuve qu'on veut faire déborder, & porter ſon inondation dans d'autres climats. Un Eccléſiaſtique & un Tréſorier, Partiſans de Colomb, & admirateurs de ſon projet, avaient eu le courage pendant ſon abſence, de louer le mérite à la Cour, de ne pas être de l'avis du Prince, & de favoriſer auprès de la Reine un projet nouveau qui n'était pas d'eux ; c'eſt à ces hommes généreux, & à cette grande Princeſſe, que la poſtérité doit faire hommage de la quatrieme

partie du monde. Le Génois rappellé, obtint ce qu'il demandait, la grace de s'exposer aux plus grands dangers, pour rendre Ferdinand possesseur des plus riches & des plus vastes contrées du Globe. Il part aussitôt, & arrive à Palos.

Là, pour la premiere fois, on sentit la grandeur de son entreprise; les habitans de cette ville en furent les justes aprériateurs, il leur sembla que ses succès allaient être les leurs, ils entrerent de moitié dans ses espérances, comme dans les dangers auxquels il allait s'exposer. Les uns s'unissent à son sort, montent ses vaisseaux, & vont devenir ses compagnons, & les instruments de sa gloire; d'autres portent dans ses vaisseaux tout ce que la prévoyance, la connaissance des habitudes, & des goûts de leurs amis, de leurs concitoyens, peuvent leur suggérer d'agréable, de plus propre à flatter leurs desirs, & à charmer leur ennui dans un voyage aussi long, aussi pénible. Ils les conduisent aux

vaisseaux, les embrassent en leur souhaitant d'heureux succès, & les regardent entrer d'un œil humide. Le vent enfle les voiles, Colomb le gouvernail en main les salue, & vole sur les eaux avec son escadre. Tous les spectateurs les bras levés au Ciel, implorent sa bonté pour eux, en les suivant des yeux. Déja les vaisseaux ne leur paroissent pas plus grands que des barques, ils ne voient plus que les mâts, & les voiles; bientôt tout a disparu. Alors ils se retournerent du côte de la ville, se regardent d'abord sans se rien dire, puis marchent, les uns en pleurant, les autres en s'entretenant du danger de cette entreprise : dans ce jour & les suivans; toute la ville fut attristée, on ne parlait que de cette étonnante expédition, des périls qui y étaient attachés, & de la crainte qu'elle inspirait.

SOMMAIRE

DU SECOND LIVRE.

QUELS étaient les principaux compagnons de Colomb. Récit de Correa pendant la traverſée ; du pays des Hotentots ; deſcription du temps ; il eſt ſuivi du Génie de la vie ; revue des ſiecles ; de la Zone torride ; combat d'un Negre avec une Panthere. De la Statue des Açores. Déſolation des Maures de Grenade, fuyant en Afrique. Mécontentement de l'équipage de Colomb, ſes plaintes ; ſédition, diſcours d'un Volontaire à Colomb ; réponſe de Colomb. Il appaiſe la ſédition, révolte entiere ; on veut le jetter dans les flots ; diſ-

cours & fermeté de Colomb. Indices du voiſinage de la terre. Angoiſſes & douleur de Colomb. Il apperçoit pendant la nuit une lumiere dans l'éloignement.

L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE.

LIVRE SECOND.

AINSI voguaient, & s'animaient à la conquête de la Toiſon dor, ces Argonautes, l'honneur de la Grece. Ils affrontaient avec intrépidité les dangers d'une navigation périlleuſe, & bravaient un élément terrible, redouté des mortels. Mais Navigateurs peu exercés, ils ne s'écartaient guere des côtes, leur but n'était pas à un grand éloignement ; les contrées où ils allaient

étaient connues, ils courraient après un trésor. Ceux-ci prennent l'essor le plus audacieux, ils s'élancent dans des mers immenses & inconnues; l'éloignement de leur but est infini, eux-mêmes en ignorent la distance, la terre où ils vont, n'est connue d'aucun mortel: au lieu d'un trésor, c'est un monde qu'ils vont conquérir.

Muses de cette nation célebre qui sut imprimer aux plus petites entreprises, un caractere de grandeur, qui fit sonner avec tant déclat les trompettes de la renommée & de la victoire; quels sons retentissans ces instrumens eussent rendu dans vos mains, si vous eussiez eu à célébrer un aussi grand événement, si à la chaleur de votre enthousiasme, au beau feu de votre génie, fût venu se joindre un objet aussi digne de les enflammer; car c'est vous qui dispensez la réputation & la gloire, à moins que d'être

comme ce fameux (1) Romain, qui écrivit lui-même ſes exploits ; comme ce Grec (2) célebre qui fut à la fois le héros & le chantre de la plus mémorable des retraites ; ou comme ce Roi du (3) Nord qui a chanté de nos jours l'art de la guerre dont il fut le modele. Muſes qui tranſmettez le ſouvenir des grandes actions, qui récompenſez de l'immortalité le courage & le génie, qui faites briller à jamais la gloire des Héros, c'eſt à vous qu'il appartient de nommer ces hommes intrépides qui ſeconderent la plus glorieuſe des entrepriſes.

Palos peut ſe glorifier d'avoir produit les principaux Chefs de cet eſcadre, qui fit plus que toutes les flottes de l'univers n'avaient encore fait, & ne feront jamais. Martin Pinſon, hardi Navigateur ; François

(1) Céſar.
(2) Xenophon.
(3) Le Roi de Pruſſe.

ſon frere, qui avec autant de talent, eut la modeſtie de lui ſervir de Pilote : Yanes qui depuis détermina les bornes du continent, fraya le premier aux Eſpagnols la route ſous la ceinture de feu dont le Ciel entoure la terre, & les tranſporta de l'autre côté de la ligne ; Diegue d'Arado de Cordoue, qui commanda dans le premier fort du nouveau monde ; Salcedo, Commiſſaire de l'Eſcadre ; Guttieres, Page de la Reine, jeune militaire de la plus belle eſpérance, furent les dignes compagnons de Colomb : Marins, Intelligens, Guerriers généreux, ils marchaient ſous un Chef dont la main hardie leva en leur préſence le voile qui couvrait la moitié de l'univers, recula tout à la fois les bornes de la terre & celles de l'eſprit humain, confondit leurs idées, & les remplit détonnement & d'admiration.

Déja les Eſpagnols avaient perdu de vue les iſles Canaries, les dernieres terres connues ; Colomb s'élançait avec hardieſſe dans les mers

d'Occident, lorſque l'aimant commença à lui refuſer ſon ſecours, & rendit la bouſſole ſans vertu. Privés de ce guide, les équipages commencerent à montrer des inquiétudes ſur leur ſort. Colomb les raſſura ſur cette ſuſpenſion momentanée, leur raconta que dans différens voyages il avait éprouvé des effets à peu près ſemblables, en atteſta pluſieurs d'entr'eux qui s'étaient trouvés dans les expéditions des Portugais : Correa, l'un d'eux en convint, & dit que dans le voyage qu'il avait fait avec Diaz, l'équipage avait éprouvé de pareilles variations de la bouſſole, ſans aucun danger. Au nom d'un voyage ſi fameux, chacun en demanda quelques particularités. Colomb lui-même l'engagea à rapporter ce qu'il avait obſervé de plus remarquable : Correa les ſatisfit en ces termes.

L'immortel Diaz, après avoir franchi des barrieres inconnues, & pouſſé plus loin qu'aucun Navigateur, fut aſſailli par des tempêtes qui le

jetterent auprès d'un Cap qui fait l'extrêmité de la terre : dans ces Parages affreux le Ciel étincelle, & la foudre gronde perpétuellement ; des vents furieux ſe choquent, & ſe livrent les plus terribles combats. Dans ce pays d'orages, comme ſi tout devait être plus affrayant qu'ailleurs, une tache que l'œil apperçoit à peine dans l'air, devient tout à coup un nuage menaçant qui fait jaillir la foudre de ſes flancs, vomit des torrens d'eau, & porte au loin la déſolation. Jettés ſur ces côtes ſauvages, nous n'y vîmes que quelques hommes bruts, difformes, dont le ventre allongé tombait ſur les genoux ; la nature affreuſe en ces lieux, avait imprimé ſur eux les traits de ſa diſgrace ; des peuples d'Orient nous y avaient précédé ; moins heureux ils avaient fait naufrage, parmi les triſtes débris que les vagues avaient apporté à terre, nous trouvames un tableau dont le ſujet m'a toujours frappé.

Au deſſus étaient le ſoleil & la

lune ; plus bas le temps partait d'un vol animé ; ſes cheveux étaient blancs comme la neige, ſont front était ſillonné de rides profondes ; dans ſa décrépitude, il déployait toute la vigueur, & l'agilité de la jeuneſſe ; ſon air était menaçant, il s'élançait ſur des aîles auſſi rapides que celles des vents ; il reſſemblait dans ſon ardeur, à un guerrier féroce qu'emporte le deſir de ravager ; ſon bras était armé d'une faux menaçante, & la trempe de ce fer exterminateur, était telle que rien ne lui réſiſtait ſur le globe. Les hommes & les animaux, les Rois & les Trônes roulaient dans la pouſſiere ; ſous ſes coups tombaient ces coloſſes, ces arbres antiques qui s'élevans de la cime des montagnes, ſemblent par leur volume, & leur élévation braver les cieux. Les monſtres de la mer, frappés dans ſes plus profonds abîmes flotaient ſur les eaux ; les montagnes s'anéantiſſaient, leurs ſomets renverſés roulaient dans les vallons, & leurs cimes orgueil-

leuſes ſe rabaiſſaient au niveau des plaines. Il pourſuivait, & abattait ſans relâche avec la mort ſon ſatellite, tout ce qui exiſte ſur le globe.

Accourait auſſitôt ſur leurs traces le génie bienfaiſant auquel la nature a confié le feu précieux de la vie; il excitait de ſon ſouffle infatigable ſes reſtes preſqu'éteints, & les ranimait par-tout. Sous ſes pas les déſerts ſe couvraient d'habitans, & la terre de verdure, il paraiſſait plus ardent encore à réparer, que les autres à détruire.

A la ſuite de ces êtres deſtructeurs & régénérateurs, venaient des hommes que je reconnus pour les repréſentans des ſiecles paſſés. Ils foulaient ſur des tombeaux; les uns étaient ſomptueux, d'autres ſimples, on en voyait de guerriers & d'agriculteurs; de plus anciens avaient des houletes, & des arcs, ſimboles des peuples chaſſeurs & paſteurs; de plus anciens encore paraiſſaient bruts, peu différens des animaux; les uns étaient nuds, les

autres couverts de feuillages, & de peaux de bêtes. Une barbe épaisse couvrait leur visage vénérable ; ils contrastaient singuliérement avec l'élégance, & la richesse de quelqu'autres du milieu, ou de l'autre côté du rang. Leur nombre était immense, à en juger par ceux qui étaient représentés, & ceux qu'on entrevoyait dans l'obscurité, dont le peintre avait enveloppé la premiere origine : il y en avait dont l'air était noble & spirituel ; d'autres avaient le port bas, & l'air inepte : les uns semblaient annoncer le bonheur ; d'autres à leur mine triste & lugubre, semblaient encore gémir sur les malheurs & les fléaux qui avaient accablé le genre humain sous leur regne. Je me rappelle que l'un d'eux, sous lequel on voyait une énorme ouverture qui vomissait des flammes, & angloutissait une ville, avait l'air d'un frénétique que la douleur & le désespoir agitent. Je conclus de là, que le monde avait éprouvé bien des révolutions, & qu'il y

avait des peuples qui avaient connu les arts, & suivi la marche du temps, plus anciennement que nous.

Nous mîmes à la voile, & nous remontames vers le milieu de l'Afrique. Je descendis à terre avec deux de mes compagnons, par ordre du Général. Là, sous une Zone torride, sous un soleil qui vomit sans cesse des feux dévorans, la terre ressemble à une matiere brûlée, qui sort du fourneau. Sur ces sables ardens on ne voit ni fleurs ni ruisseaux figurer dans leurs ramifications, ces veines ondoyantes, qui portent la fraicheur & la vie. L'œil cherche envain de la verdure dans les vallons; & sur la cime des montagnes, de ces amas de glace que la nature résoud au besoin pour le rafraichissement des plaines, il ne voit que des sables, des rochers & des sommets arides. Nous voyageames deux jours dans ces déserts brûlans: au lieu d'air, nous ne respirions que des flammes; le zéphyr de ses aîles rafraichissantes & légéres n'agitait

pas cet athmosphere embrasé, il n'osait s'hasarder sous un ciel ardent comme une fournaise : la poitrine desséchée, & le sang en feu, nous desirions de l'eau avec ardeur, nous eussions donné tous l'or de l'Afrique pour une cruche de ce breuvage simple, mais le premier de la nature ; le besoin seul fait apprécier les biens : déja la soif & le désespoir nous agitaient, lorsque nous aperçumes une panthere qui courroit ; nous la suivîmes de l'œil, & du haut d'une colline, nous vîmes un lac où elle alloit se désaltérer.

D'un autre côté y abordait un monstre sous les proportions d'un corps humain ; il était d'une noirceur épouvantable, son cuir était cicatrisé en plusieurs endroits ; une laine toufue couvrait sa tête, sa figure était brûlée, & ses traits avaient quelque chose d'affreux & de féroce : à la vue de la panthere il poussa les cris les plus discordans que j'aie entendu de ma vie ; l'autre monstre poussa des hurle-

ments affreux : ils coururent l'un sur l'autre, nous faisions des vœux pour l'épouvantable habitant de ces contrées ; bien-tôt nous lui vîmes enfoncer avec une adresse surprenante, la demi-pique dont il était armé, dans le flanc de son adversaire. L'animal abattu se releva, & le touchait déja de ses griffes, lorsque d'un second, coup il l'étendit à ses pieds ; son sang coulait, son courage nous le rendait intéressant, nous aprochames pour le secourir ; à notre vue il reprit sa pique, poussa de nouveaux cris, & se prépara au combat ; nous l'abandonames à regret à sa férocité, nous nous livrames tout entier au plaisir de tancher notre soif, & regagnames notre vaisseau qui cingla vers l'Europe.

Avant que d'y arriver, nous relâchames aux Açores ; un jour que je parcourais l'isle où nous avions abordé, jugez de ma surprise, lorsque dans un lieu désert, je vis une statue équestre ; le Cavalier éten-

dait

dait la main droite sur la mer d'Occident ; ce monument composé d'une pierre dure, mais usée sur ses surfaces, me parut être l'ouvrage des Carthaginois, ou de peuples plus anciens encore ; ce qui me surprit le plus, fut de trouver une inscription en caracteres modernes, où je lus ces mots : *A la savante Statue.* Je conjecturai que quelque navigateur moderne en avait eu connoissance, & lui avait rendu cet hommage.

A ces mots, Colomb ayant souri, il avait suspendu son récit, mais le Général lui ayant dit de continuer, il reprit ainsi : Je regagnai mes compagnons qui partaient, je leur racontai ma découverte ; ils me traiterent de visionnaire, Diaz seul parut faire attention à mon récit, & rapporta cette circonstance à la Cour de Lisbonne, où nous arrivames quelque temps après. Depuis ce voyage fameux, dont l'Europe admira la longueur & la hardiesse, ayant oui parler d'un autre plus surprenant,

j'ai été curieux de voir & de ſuivre ce Chef qui oſait encore plus que Diaz.

Avant que d'arriver à Palos, je rencontrai ſur les bords du Tage, des Maures qui, fuyant les armes victorieuſes de Ferdinand, ſe retiraient en Afrique; déſarmés, ils n'emportaient que leur bagage & ces inſtrumens de muſique ſi renommés, qui, ſous leurs doigts enchantaient les ſens par le charme & l'harmonie de leurs ſons; mais les cornemuſes, les flutes & les hautbois étaient renverſés, les cordes détendues flottaient ſur les harpes & les guitares. Après quelques momens d'entretien dans leſquels ils déplorerent leur malheur, un de mes compagnons les pria indiſcrétement d'exécuter un de ces morceaux brillans ſi flatteurs pour les oreilles qui avaient le bonheur de les entendre. Laiſſons ces inſtruments, repondirent-ils, ils ne ſont plus faits que pour exprimer notre affliction & nos chagrins; les ſons qu'ils rendront dorénavant, ne

ſeront que des accens lugubres; ces côteaux ne retentiront plus des accords mélodieux & expreſſifs du plaiſir & de la félicité que nous avons goûté ſur cette terre. Nous fuyons aujourd'hui notre Patrie, nous abandonnons le ſéjour de nos Peres, nous laiſſons leurs tombeaux derriere nous pour ne les revoir jamais, & vous nous demandez des concers & des chants d'allégreſſe; nous ſommes cependant prêts à vous ſatisfaire, ſi vous l'exigez, mais dans l'excès de notre triſteſſe, ces inſtrumens pleins du ſoufle douloureux que nous leur communiquerons, ne rendront que des ſons plaintifs & lamentables; nos chants ſeront interrompus par les ſanglots, nos pleurs couleront au milieu de ces triſtes accords, nos cœurs, où réſident les regrets & le chagrin, ſe gonfleront, & il ne ſortira de notre ſein que des ſoupirs au lieu d'accens harmonieux: en parlant ainſi, ils regardaient leurs enfans avec attendriſſement, puis pouſſaient de profonds ſoupirs &

verſaient des larmes. A ce ſpectacle touchant, nos cœurs furent émus; nous nous ſouvinmes que nous avions vécu long-temps avec eux ſur la même terre, qu'ils étaient braves & généreux, mais malheureux; nous plaignimes leur ſort, nous mêlames nos larmes aux leurs; notre ſenſibilité les toucha, elle fit ſur eux l'effet d'une conſolation amicale, & nous primes le chemin de Palos preſqu'auſſi triſtes qu'eux.

Aprés ce récit, l'équipage qui avoit vu Colomb ſourire dans l'endroit où Correa avoit parlé de la ſtatue des Açores, le pria de lui en dire la cauſe. Dans le temps que j'étais au ſervice du Portugal, le vaiſſeau que je montais, dit-il, au ſortir des Canaries, fut pouſſé aux Açores par un vent du Nord. Ma curioſité m'ayant fait parcourir l'iſle où j'étais, je trouvai la ſtatue que Correa vous a dépeint; par ſon attitude, par ſa main indicative de quelqu'objet vers l'Occident, elle me parut un monument qui venait au ſecours

de mon opinion; je la regardai comme l'ouvrage d'un peuple inſtruit, ou comme la ſtatue d'un Savant qui m'éclairait ſur ce que je cherchais. Je lui rendis hommage par l'inſcription qu'on vient de vous citer, car elle eſt de moi; & l'étonnement de Correa à ce ſujet, eſt ce qui a occaſionné le ſourire que vous avez remarqué. Colomb leur raconta ce voyage & les autres qu'il avait fait au delà des colonnes d'Hercule. Chacun parlait à ſon tour, on écoutait; c'était ainſi que ce Chef habile dans l'art de connoître les hommes & de manier les eſprits, ſavait diſtraire ces hommes inquiets, exciter leur émulation par le récit de voyages éloignés, d'entrepriſes périlleuſes, & charmer l'ennui d'une navigation longue & inconnue.

La lune, pour la ſeconde fois, faiſait briller ſon croiſſant lumineux ſur la glace unie des mers, depuis que les Eſpagnols avaient perdu la terre de vue : le découragement était déjà dans le cœur de quelques-uns,

mais la contenance ferme de Colomb, ſon air qui était celui d'un homme plein d'enthouſiaſme & de confiance, & qui va exécuter de grandes choſes, diſſipa bientôt toute inquiétude : les eſprits entraînés par la force d'un génie ſupérieur, en avaient pris les impreſſions ; accoutumés à lire ce qu'ils devaient craindre ou eſpérer ſur le viſage de leur Général, livre fautif dont il ſupprima toujours habilement les caracteres de crainte & de défiance, ſon air les raſſura, & chacun s'en repoſant ſur ſes ſoins & ſon habileté, la tranquillité reprit le deſſus.

Quelques jours après, des joncs qu'on avait vu, ceſſerent de paraître, les oiſeaux diſparurent ; avec eux s'envola l'eſpoir qu'on avait conçu des approches de la terre ; le découragement ſe manifeſta. Ce n'eſt pas la peur ni la crainte des périls, dirent les Soldats à Colomb qui occaſionnent nos plaintes ; donne-nous des dangers à affronter & des ennemis à combattre ; ſans autre examen, tu vas nous voir voler à

tes ordres : mais voguer ſur des mers immenſes, ſuivre un projet ſans fin, expoſés à voir nos proviſions manquer, nos vaiſſeaux périr de vétuſté, & nos corps de fatigue ; voilà ce qui eſt accablant, & ce qui répandrait le découragement dans le cœur de tous autres aſſez braves pour ſuivre ton entrepriſe.

Telles étaient les plaintes de ces hommes courageux, mais rebutés : les paroles & les promeſſes de leur Chef les calmerent ; mais huit jours s'étant encore écoulés ſans eſpoir d'appercevoir aucune terre, l'eſprit de mutinerie qui fermentait dans les cœurs, éclata tout à coup, le feu de la révolte s'alluma ; ce n'étoit pas un bruit confus ſemblable au bourdonnement & à l'agitation de pluſieurs perſonnes mécontentes ; c'était un ſoulevement bruyant, une ſédition violente. Colomb accourt pour la calmer, mais en vain ; ſon abord impoſant, l'aſcendant que ſon genie lui avait donné ſur ſes compagnons, le reſpect que leur avait

inſpiré ſa perſonne, ſes dignités, ſes connoiſſances & ſes talens ſupérieurs ne les arrêterent plus ; au lieu de l'écouter, ils éclatent en menaces, ils frémiſſent de rage, & le moins emporté lui parle ainſi.

Ceſſe de nous contraindre, Colomb, laiſſe-nous reprendre le chemin de notre Patrie, tandis que nous le pouvons encore, tandis que nos vaiſſeaux ſont en état de nous y ramener. N'es-tu pas content de nous avoir vu expoſer ſi long-temps nos fortunes & nos vies pour ſuivre tes projets chimériques, & courir après des contrées qui n'exiſtent pas ou qui nous fuient. As-tu entrepris de fatiguer l'Océan, en le pourſuivant juſques dans ſes dernieres retraites ; nous crois-tu aſſez inſenſés pour partager des projets auſſi dangereux qu'inutiles : les ordres du Roi dont tu t'autoriſes, nous commandent-ils de faire l'impoſſible, & de trouver ce qui n'exiſte que dans ton imagination. C'eſt ſur tes idées trompeuſes & ſéduiſantes que nos Sou-

verains t'ont confié notre sort ; aujourd'hui que l'illusion en est dissipée, leurs ordres n'existent plus ; il ne doit plus y en avoir d'autres que ceux que nous dictent la raison, l'évidence & notre conservation ; tous d'accord nous montrent le danger que nous courons, l'inutilité de notre entreprise & la nécessité de notre retour dans notre Patrie : ne t'y oppose plus, ou nous ne te reconnoissons plus pour notre Commandant, & notre péril nous faisant tout entreprendre pour en sortir, crains que ton sang ne nous vange enfin de nos maux & de ton opiniatreté.

A ces paroles, le Génois d'une voix ferme & d'un ton imposant, répondit : Compagnons, en menaçant ma tête, vous vous flattez en vain de faire céder mes devoirs à vos desseins timides & déshonorans. Accoutumé à braver la mort, comment avez-vous pu croire que je priserais assez la vie, pour lui sacrifier l'honneur ? Pourquoi me faites-

vous l'insulte de penser que je me laisserai faire la loi par ceux que m'a soumis une autorité légitime, que je souffrirai que le commandement qui m'a été confié soit avili dans mes mains ? N'espérez pas que vos efforts & vos menaces me fassent fléchir un moment ? Si les périls vous effraient, si l'honneur est mort dans vos cœurs, vous êtes de trop ici ; partez, vous n'auriez jamais dû y venir : des trois vaisseaux que je conduis, je n'en veux qu'un, accompagné seulement de ceux qu'anime le noble desir de la gloire ; ou seul, si on m'abandonne, je poursuivrai mon entreprise ; je prouverai à vos Rois, & à votre Nation, que leur confiance a été bien placée, que j'ai répondu à leurs vues, & à l'honneur de leur choix, tandis que leurs propres Sujets fuyaient, lorsqu'il était question de leur honneur, & de la gloire de leur Patrie.

L'équipage consterné à ce discours foudroyant, garda le silence, & se

laiſſa conduire toujours agité par le mécontentement & le déſeſpoir ; mais à quelques jours de là, ils éclaterent avec plus de violence. Ce n'étaient plus les clameurs de quelques mécontens, c'était un ſoulevement général : la Sédition la torche à la main, marchait le front levé, à la tête des Officiers & des Soldats ; ils étaient tous excités par ſon ſouffle rebelle, par la rage & par le déſeſpoir ; les moins emportés propoſaient de jetter l'Amiral dans les flots.

Colomb ſentit qu'il n'était pas de frein à oppoſer à des paſſions en fougue, & dans le feu de leurs accès ; mais fidele à ſes principes, le danger où il était, ne lui fit pas perdre de vue ſon but ; ſaiſiſant d'une main le gouvernail qu'on voulait lui ôter pour le tourner du côté de l'Europe, & de l'autre ſon épée : non, je ne conſentirai jamais, s'écria-t-il, à un départ auſſi honteux, à abandonner une entrepriſe auſſi glorieuſe, au moment du ſuccès ;

cette terre que nous cherchons, & dont tout nous annonce la proximité, atteſterait à jamais ma honte, ſi un Navigateur mieux ſecondé, ſachant que je n'avais plus qu'un pas à faire, me dérobait, & à vous, toute la gloire due à nos travaux & a notre courage : la terre n'eſt plus qu'à deux pas de nous, j'en ai ſenti les approches, j'eſpere avant trois jours, y faire toucher vos regards; ces trois jours je vous les demande aux noms impoſans du Roi, & de la Patrie : ſi après ce temps, l'objet deſiré ne ſe préſente pas à vos yeux, maîtres du gouvernail, vous ſerez libres de faire voile vers l'Europe; mais tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie, je ne l'abandonnerai pas avant ce terme.

Les clameurs redoublerent à ces mots, mais la fermeté de l'Amiral, jointe aux réflexions des plus modérés, firent enfin recevoir ſa propoſition. Des ſignes non équivoques du voiſinage de la terre, le raſſuraient ſur le danger d'un délai auſſi

bref ; il ſoupçonnait qu'il était arrivé ſur des baſſes côtes : dès le ſoir il vit flotter un rameau garni de feuilles vertes ; pendant la nuit un vent qui ſemblait partir de terre, ſe fit ſentir. Le lendemain, des oiſeaux qui ſemblaient ne faire qu'un ſaut de la terre ſur le vaiſſeau, venaient tomber ſur les cordages, s'y repoſaient, puis prenant un vol rapide & droit, diſparaiſſaient du côté d'où ils étaient venus. Colomb alors voulut connoître le ſecret que la mer lui cachait ; il interrogea la terre, expreſſive dans ſon langage muet, elle lui montra de ces coquillages qui ne s'attachent qu'aux côtes, & que la ſonde en détacha à chaque repriſe.

Cependant deux jours s'étaient déja écoulés, les avertiſſements du voiſinage de la terre redoublaient, mais elle ne ſe préſentait pas ; il ſemblait au contraire qu'elle fuyait, & qu'elle cherchait à abuſer l'Amiral par des indices trompeurs. Sur la fin du ſecond jour, au moment

où la nuit avait déployé ſes voiles les plus épaiſſes, agité des plus triſtes idées, prêt à échouer au moment du ſuccès, il était enſeveli dans ſes réflexions & ſa douleur, il tendait les bras, & jettait avec un attendriſſement mêlé de déſeſpoir, les yeux du côté de la terre qu'il cherchait comme pour implorer ſon aſſiſtance, & lui demander pardon du crime de ſes compagnons qui l'empêchait de parvenir juſqu'à elle, lorſque tout à coup il apperçut dans l'éloignement une lumiere qui changeait de place, & ſe portait d'un endroit à l'autre. Ce feu ambulant reſſemblait à celui d'une mêche de paille, que des payſans portent pendant la nuit; il était entouré d'une obſcurité qui n'appartient qu'à un corps opaque comme la terre. C'eſt à ceux qui ont ſoupiré ardemment après quelqu'objet à apprécier le ſentiment qui le ſaiſit à cette vue. Tranſporté d'abord, ſon cœur bondit dans ſon ſein, ſon corps tremble de plaiſir, tout ce que le cœur

humain peut contenir de joie, eſt réuni dans le ſien ; ce moment fut le plus délicieux de ſa vie, aucun mortel ne peut plus en goûter de pareil ! bientôt maître de ſes ſentiments, quelques grands & quelques juſtes qu'ils fuſſent, il rappelle le calme dans ſon ame agitée, va trouver Guttieres d'un front ſerein, lui dit de le ſuivre, & lui fait obſerver la lumiere qui brille ſur une terre voiſine. Le Page obſervait avec attention lorſqu'on cria *terre*. A ce grand nom, Yanes Pinſon deſcendu dans ſa chaloupe, n'appercevant rien, aborda le vaiſſeau de Colomb ; il y était encore, lorſque l'aurore ſe leva.

SO

DU T

D É
diſcours
ration a
nes Pin
Potenta
Premier
Eſpagn
erreur d
l'Eſpagn
la tromp
prochent
la part
des Sa
L'Avar
dans le

SOMMAIRE

DU TROISIEME LIVRE.

DÉCOUVERTE de la terre ; discours de Colomb. Repentir & adoration des Espagnols. Discours d'Yanes Pinson. Inauguration du premier Potentat Européen dans l'Amerique. Premiere vue du pays ; surprise des Espagnols ; du Colibri ; du Singe ; erreur des Européens. L'Étendart de l'Espagne est arboré. Effet du son de la trompette sur les Sauvages ; ils s'approchent ; démonstrations d'amitié de la part des deux peuples. Portrait des Sauvages & de leurs demeures. L'Avarice & la Fureur, marchants dans le chemin que leur a frayé Co-

lomb, entrent en Amérique, & vont se poſter ſur les Cordillieres. Etonnement de l'Amérique à leur vue : ſon déſeſpoir à l'aſpect des Européens. Terrible apoſtrophe à Colomb, ſa fermeté. Il va dans l'Archipel du nouveau monde. Invocation aux Mânes du Prince Henry de Portugal.

L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE.

LIVRE TROISIEME.

LE plus mémorable des jours depuis celui où naquit l'Univers, commençait à paraître ; dans son cours un monde allait naître, & lui seul allait produire autant que tous les siecles ensemble. L'Aurore bordait ses rayons naissans de son écharpe de rose ; ce fut sous sa douce lumiere que les premiers regards de l'Européen tomberent sur la terre nouvelle : elle déroba ce beau triom-

phe au Soleil : en vain il hâtait ſes Courſiers, & accourait pour écclairer ce grand ſpectacle ; le premier coup-d'œil étoit jeté, & la premiere ſenſation faite, quand on apperçut au bout de l'oriſon l'extrêmité de ſa face étincelante. Une iſle plate, couverte d'arbres & de verdure, frappa tous les yeux : alors ſe déchira le voile qui couvrait la terre ; ce dépôt que la nature avoit confié à l'Ignorance & à l'antique Nuit, fut violé ; l'œil de Colomb pénétra ce ſecret ſi long-temps gardé ; ſa main tira le rideau qui cachait à l'ancien monde les ſecrets du nouveau. Son œil fut le premier qui les vit, comme ſon génie fut le premier qui les devina. A cette vue, la joie inonda ſon cœur ; il jouit du plus beau des triomphes, il appella ſes gens ſur ſon pont, & leur montrant de ſa main la Terre nouvelle, il leur dit :

La voilà cette terre que je vous avais promiſe ; elle n'eſt pas l'effet

d'un ſonge trompeur, ni du délire; vos yeux la voient, vos pieds vont la fouler. Dans ce jour, le ſecond dans les faſtes de l'Univers, je m'acquitte de ma promeſſe, & vous remets en main l'autre partie du monde. Premiers des mortels dont les regards ſoient tombés ſur ces contrées nouvelles, jouiſſez de cette immenſe conquête; elle n'eſt pas le fruit des uſurpations, ni des armes ſanguinaires; vous ne la devez qu'à un ſeul homme, & la poſtérité n'en doit faire hommage qu'à lui ſeul; mais à quoi a tenu le ſort du Conquérant de la moitié de la terre; un calme, un vent léger, allait trancher le fil de ſes jours, & rayer de la liſte des événements le plus grand de tous; enveloppés des ténebres du crime, il n'y a qu'un moment, la gloire de mon ſuccès vous couvre actuellement de ſes rayons; portés dans un inſtant, puiſque la fortune le veut ainſi, du découragement à la victoire, & de la honte à la gloire, jouiſſez de ſes dons; plus généreux qu'elle encore, j'y en

ajoute d'autres, un nouveau monde, d'immenſes richeſſes, mon amitié, & l'oubli du paſſé.

Pendant ce diſcours, les Eſpagnols ſaiſis des plus vifs ſentiments de repentir & d'admiration, étaient tombés à ſes pieds, l'enviſageant comme un être divin, ils n'oſaient lever les yeux; de la profondeur du reſpect, & de l'extaſe de l'admiration, ils étaient paſſés juſqu'à l'adoration, & étaient immobiles dans cette humble poſture. Yanes, ſur les prieres réitérées de Colomb, ſe leve enfin, & d'une contenance timide & reſpectueuſe, plein de trouble, il exprima ainſi les ſentiments de vénération dont ſon cœur était plein.

Dieu des mers & de la navigation, créateur d'un monde, bienfaiteur du genre humain, tu nous ordonnes de nous lever & de ceſſer nos adorations; reçois au moins nos hommages, laiſſe-nous exprimer nos ſentiments d'admiration : pardonne, ſi aveugles & faibles mortels, nous avons méconnu l'empreinte d'un génie divin; ſi nos

dées vulgaires n'ont pu s'élever au
iveau d'un eſprit ſublime, ſi elles
nt oſé contrarier le projet le plus
rand & le plus beau qui ait jamais
xiſté, & ſi la crainte & l'ignorance
nt pu nous éloigner du reſpect & de
a vénération dont rien ſur la terre
e devait s'écarter à ton égard: mor-
el unique & inconcevable, toi dont
es années valent des ſiecles, qui fais
ortir un monde d'un ſeul de tes pro-
ets, & dans une ſeule expédition,
ouble l'Univers, daigne recevoir
os proteſtations de repentir, & nos
emerciements ſur l'oubli généreux
ont tu nous aſſure; auſſi bien le ſou-
enir d'injures particulieres ne peut
rouver place dans un cœur plein
'auſſi grandes choſes, ni de petites
aſſions affecter un eſprit que des
ondes occupent, & qu'un ſeul n'a
u contenir. Colomb ne s'enivra pas
e ces adorations, il gémit au fonds
u cœur de la légereté de ces hom-
nes qui lui élevoient des Autels, là
ù ils avaient juré ſon trépas.

Déja les vaiſſeaux rangés ſur une

ligne ſous le commandement de Martin Pinſon & de Salcedo, ſaluaient l'Amiral à coups redoublés : Colomb au bruit de l'artillerie des vaiſſeaux & aux acclamations des équipages fut proclamé Vice-Roi, & grand Amiral du nouveau monde. Ainſi fut reçu le premier Potentat qui parvint en ces climats : le bruit de ſon inauguration ébranla les fondements de l'Iſle, répandit la terreur & l'épouvante, & fut le pronoſtic des maux qui allaient fondre ſur ce malheureux pays.

Colomb, l'épée à la main, ſemblable à un vainqueur qui prend poſſeſſion de ſa conquête, poſa le premier le pied ſur la terre nouvelle : tous ſes gens le ſuivirent, & débarquerent au bruit majeſtueux du tonnerre Européen. Des hommes nuds, qu'on avait d'abord remarqué ſur la côte, à cette ſurprenante arrivée, à ces ſons effrayans s'étaient ſauvés ; on en voyait encore quelques-uns à une grande diſ-

tance

tance, & à l'entrée des bois tous prêts à s'y plonger.

Plus les Eſpagnols obſervaient, plus ils étaient ſurpris, & émerveillés ; des forêts touffues & hideuſes, étaient placées à côté de vallées riantes & fécondes : des ruiſſeaux s'échappaient à travers ; des lacs ouvraient leur ſein ſur leur paſſage, & engloutiſſaient les eaux qu'ils comptaient porter à la mer ; des côteaux étaient couverts d'un bois ſemblable à du fer ; d'autres étaient garnis d'un pampre verd, d'arbres odoriférens, ou tapiſſés de fleurs peintes des plus vives couleurs : on voyait bondir ſur la terre des animaux petits, mais inconnus à l'Europe.

Sur les arbres voltigeaient mille oiſeaux : rien dans le monde n'était plus varié, & plus agréable aux yeux des Européens, que leur plumage ; il n'eſt point d'expreſſion pour peindre celui d'une eſpece, ſur-tout des plus petites. Ce plumage argenté, doré ou pourpre,

ſelon les différentes perſpectives ſous leſquelles il s'offrait, avait le moëlleux, le tranſparent de la perle, le velouté des plus belles fleurs, la fraîcheur de la roſée, l'éclat des métaux, & la vivacité du diamant. Non! la pourpre de Thyr, les couleurs des plus ſavans pinceaux, les nuances du printemps, celles même du demi-cercle lumineux qui brille dans les airs, après une pluie légere, n'approchent pas de la beauté & de la fineſſe de ces êtres légers, échappés des pinceaux de la nature, & n'éxiſtant que pour prouver combien elle eſt agréable dans ſes jeux, & magnifique juſques dans ſes dépenſes de luxe, & de fantaiſie.

Plus loin, l'homme étonné croit voir ſon image; le Singe adroit & capricieux l'étonne par ſa reſſemblance, l'habileté de ſes mouvemens & l'uſage ingénieux de ſes mains; mais varié à l'infini dans ſon eſpece, cette chaîne par ſa continuité juſqu'au plus petits individus, fait connoître ſa nature animale. Les Eſpag-

nols ceſſent alors de lui ſoupçonner une exiſtence humaine : cette idée qui les aviliſſait, les avait d'abord attriſtés, ils ſe réjouiſſent de la voir diſſipée : mais qui n'y eût pas été trompé, voyant des hommes nuds, ſans arts, ſans intelligence, couverts d'un cuir rougeâtre; voyant enſuite une autre eſpece qui a beaucoup de rapport avec ces hommes, & autant d'adreſſe, n'était-il pas pardonnable d'imaginer dans un pays où tout paraiſſait extraordinaire, que ces êtres étaient des hommes d'une claſſe inférieure à l'autre, comme la premiere l'était à la nôtre !

C'était ainſi que tout ſemblait s'accorder pour étonner les Eſpagnols, & tromper leurs idées dans ce pays nouveau. Le ſol était diffférent de celui d'Europe; ſon arrangement paraiſſait ſingulier & bizare : les plantes, les arbres, les autres productions étaient plus ſurprenans encore; la forme des oiſeaux & des animaux était pitoreſque : ces hommes ſauvages & ſinguliers, les

étonnaient plus que tout le reſte ; enfin, ce ſpectacle leur paraiſſait ſi inconcevable, qu'ils s'imaginaient être dans ces lieux enchantés, où tout étonnait l'imagination.

Cependant, le Génois qui le matin était encore un particulier obſcur, & qui ſur le midi commandait à un monde & à ſes mers, que le même jour voyait & ſi petit & ſi grand, aſſurait ſa puiſſance, & prenait poſſeſſion de ſon nouvel Empire ; il avait fait élever une colonne, & voyait flotter au deſſus, d'un œil ſatisfait, l'étendard de l'Eſpagne, cet étendard d'une puiſſance qui commandait alors de l'Aurore au Couchant, qui regnait dans les deux hémiſpheres, & dont le canon tonnant à la fois dans les deux mondes, annonçait les beaux jours de l'Eſpagne, & préparait la grandeur de la Maiſon de Bourbon, (1) l'une

(1) Selon les titres du Prieuré de Perrey, communiqués à M. Colbert, la Généalogie

des foudres que le Nord lança autrefois contre l'Empire Romain : cette Maiſon qui plus puiſſante que lui aujourd'hui, poſſéde preſqu'autant que toutes les Dominations de la terre enſemble, & dont le Soleil infatigable dans ſon cours, éclaire ſans ceſſe les Royaumes & les Empires. Les Eſpagnols célébraient ce grand événement par des cris de joie, & des fanfares militaires.

Pour la premiere fois le ſon de la trompette retentit dans l'Occident; ce ſon qui annonce la mort & le carnage, & conſterne les Nations, réjouit au contraire les Habitans de ce pays nouveau : autant ils avaient été effrayés au bruit du canon, autant les ſons éclatans de la trompette les égayerent. Cette muſique militaire qui émeut ſi for-

---

d'Hugues Capet, remonte juſqu'à une fille de Clotaire fils de Clovis; & ces Rois ne mariaient guere leurs filles qu'aux Princes de leur ſang.

tement, fit ſur eux les plus heureux effets : flattés de ces accords, ils commencerent à n'avoir plus une idée auſſi terrible, d'hommes qui ſavaient ainſi réjouir l'ame : ils s'approcherent inſenſiblement pour être plus à portée d'entendre ; un moment après oſant davantage, ils furent juſqu'à eux ; puis devenus plus familiers, ils leur firent mille démonſtrations d'amitié, leur apporterent des fruits, des fleurs & d'autres productions du pays : les Européens y répondirent par des careſſes & des préſens réciproques. Ainſi la premiere fois que les Habitans des deux mondes ſe virent, ils ſe donnerent mille témoignages d'amitié ; ils ſuivaient en cela, le vœu de la nature ; c'étaient des freres qui ſe rencontraient après une longue ſéparation : cependant ces furieux coups que les Sauvages avaient entendu, ne pouvaient s'effacer de leurs idées ; ils faiſaient naître chez eux mille triſtes réflexions : enfans d'une terre qui était elle-même en

enfance, ils étaient ſans barbe, inactifs, & peu vigoureux: l'œil, cette lumiere qui jette plus de feu que les pierres précieuſes, qui a au deſſus d'elle, une fineſſe, un jeu ſi ſupérieur, ne jettait chez ces peuples qu'un faible éclat: curieux, légers, avides de nouveautés, le caractere décidé, la force & le courage des nouveaux venus, les rendaient redoutables à leurs yeux. Tel le mol Aſiatique à l'aſpect, du robuſte habitant du Nord, ou de l'Allemand guerrier, ſent la crainte, & connaît ſa faibleſſe.

Leurs demeures répondaient à leur ignorance & à leur extérieur; c'étaient de ſimples cabannes de roſeaux, couvertes de feuillages: des couches de coton poſées ſur des cordes d'écorce, & ſuſpendues à des pieux, & à des branches d'arbres, formaient les lits mobiles de ces êtres indolens, qui ſe laiſſaient aller au gré du vent, ou par l'effet d'une ſecouſſe légere, ſe berçaient dans les bras du ſommeil: des coquillages

composaient leur vaisselle, les dépouilles nuancées des oiseaux, faisaient l'ornement de leur mobilier; de petites élévations garnies de mousse & de coton étaient les sieges de petits êtres nuds comme les autres : de plus petits étaient sur des amas de coton, à-peu-près comme des oiseaux sur le duvet d'un nid. Le tout ensemble, rappellait ces mobiliers frivoles & légers, avec lesquels les enfans se jouent en Europe. Ils vivaient de poisson, de gibier, de racines & de fruits d'un goût exquis, car la nature si abondante dans ces climats en toutes sortes de richesses, s'est sur-tout surpassée dans les fruits. C'est dans ces champs où le sucre croit comme l'herbe dans les autres, qu'à l'aide d'un soleil ardent & d'un sol fécond, elle fait monter dans les plantes des sucs délicieux, travaille avec soin cette sêve heureuse, & la concentre dans des fruits dont le goût & le parfum vont au delà de l'attente du palais qui les presse. Agréable ananas, vous

dominiez ſur ces productions heureuſes!

A peine les vaiſſeaux d'un vol audacieux, avaient franchi le vaſte eſpace des mers, que l'Avarice dont l'œil eſt toujours ouvert, & la Fureur qui ſouffle la déſolation & le carnage, trouvant une route frayée, s'y jetterent avec précipitation, arriverent dans le nouvel hémiſphere ſur les pas de Colomb; & dès le jour même, pour mieux conſidérer la richeſſe & l'étendue de leur proie, ſe porterent ſur les ſommets glacés des Cordillieres. L'Amérique ſurpriſe de les voir ſur ces glaces, où jamais les mortels n'étaient parvenus, les prit d'abord pour des divinités tutélaires de ſon ſol; mais à leur agitation, à la fureur de leurs mouvemens, à leur air forcené, à leur aſpect affreux, il ne lui fut plus permis de douter de la nature de ces Etres: elle s'étonne d'où ſont venus ces monſtres; leve la tête, promene ſes regards ſur ſon Empire, apperçoit des maſſes flottantes qui ſont reten-

tir ſes bords des ſons effrayans d'un nouveau tonnerre, & vomiſſent à la fois la foudre, & des hommes portant dans leurs mains le feu & la mort : elle voit les eaux de l'Océan ſillonnées pour la premiere fois, & un chemin frayé dans l'immenſe ſolitude qui la ſéparait de l'autre monde. Elle ſentit en un inſtant tout ſon malheur, gémit ſur le ſort de ſes enfans ; & pleine d'une tendre inquiétude, elle va au devant des nouveaux venus, les examine de près, & n'eſt que trop convaincue que l'Avarice & les Paſſions les plus funeſtes, réſident dans leurs cœurs, qu'ils ſont avides de ſang, & diſpoſés au meurtre de leurs freres : ſa douleur alors ne connaît plus de frein, & dans ſon excès elle s'en prend à l'Auteur de cet événement, ſouhaite qu'il n'eût jamais vu le jour, ou que la mer l'eût englouti dans ſes flots, au moment où il y entra pour l'exécution de cette étonnante entrepriſe. Paſſant de la

fureur aux reproches, elle s'adreſſe à lui.

Colomb, au milieu du ſommeil de la nuit, était encore agité du plaiſir de la journée : mille idées ſéduiſantes flattaient ſes ſens enivrés ; ſon imagination ne lui repréſentait que des ſituations agréables, ne le promenait que ſur des fleurs, lorſqu'un ſpectre énorme ſe préſenta devant lui : c'était l'Amérique ; ſon œil humide, ſemblable à une étoile qui nage dans l'eau d'un nuage, ne jettait qu'une faible lumiere : ſon viſage était pâle, chacun de ſes traits exprimait ſa douleur : ſa tête était ſurmontée par des forêts, & des rochers glacés, traverſés des rubans lumineux de l'arc-en-ciel ; elle était entourée d'une ceinture de plumes, dont les unes étaient monſtrueuſes, & les autres nuancées des plus vives couleurs : elle tenait dans ſa main l'olive de la paix & la corne d'abondance, l'un & l'autre briſés ; puis s'adreſſant à l'Amiral.

Barbare Etranger, c'eſt toi qui

les a brisés, ces symboles de la paix & du bonheur, & m'a ravis ces biens qui ont jusqu'ici, rendu ces contrées si heureuses ! A ton arrivée, la terreur s'est déja fait sentir ; le bonheur & la paix ont disparu : l'Avarice, la Fureur & la Guerre t'ont dévancé, & sement des maux sans nombre dans mon Empire : quelle fureur inquiete t'a porté à violer ce dépôt, qui n'était confié qu'au vieil Océan & à l'antique Nuit, & à chercher à travers mille dangers, ces enfans que j'avais dérobé à la rage de leurs freres, & que tu tires aujourd'hui du calme de l'oubli, pour les livrer à la servitude, à mille maux & à la mort ! O jour à jamais malheureux pour ces Contrées, où tu pensas qu'un monde n'était pas assez grand pour contenir tes funestes projets, où tu conçus le dessein de porter les affreux fléaux de celui que tu habitais, dans un autre que tu soupçonnais à peine, & de rendre tout l'Univers malheureux à la fois ! C'est

en vain que tu ſouris aux illuſions d'un ſommeil flatteur, que tu t'applaudis d'avoir exécuté tes projets audacieux, ſi éloignés des bornes que la nature à fixé aux deſſeins des hommes : à la vérité ils ſont exécutés, mais pour l'avantage des autres & jamais pour le tien ; ils ne le ſont que pour ton malheur, ainſi que pour celui de ces climats. Cette Terre à laquelle tu crois avoir tant de droits ; ces Ports dans leſquels le premier tu es entré, te ſeront fermés dans le plus grand péril de ta vie : épuiſé par une longue navigation, aſſailli par la tempête & la foudre, tu tendras en vain des mains ſuppliantes, & demandras un aſile dans ces (1) Ports, que ton génie libéral donna à l'Eſpagne. Tu

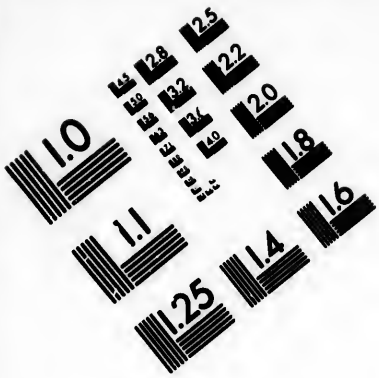
(1) Colomb, à ſon quatrieme voyage, voulut pour ſe ſouſtraire à la tempête, ſe réfugier dans le Port de St. Domingue. Ovando qui en était le Gouverneur, lui en refuſa l'entrée.

verras les chaînes de l'Ingratitude te barrer cet asile, & te livrer aux fureurs de l'Océan, sous les yeux de ces hommes pour qui tu avois tant fait. Sur ton front maintenant radieux & satisfait, on n'y lira que l'indignation & la colere : les mains levées au Ciel, tu lui demandras vengeance de tant d'ingratitude & d'indignité ; tu maudiras dans ton désespoir le moment où tu découvris ces contrées, où tu rendis l'Espagne si puissante, son Roi & ses Sujets si ingrats : ces contrées auxquelles tu donnes des chaînes aujourd'hui, l'Espagne elle-même les vengera de leur asservissement, elle t'en chargera (1) à ton tour en leur présence ; & ces mêmes fers,

(1) Les ennemis de Colomb l'ayant desservi auprès de Ferdinand, ce Prince ingrat, sans autre information, envoya Bovadilla qui le fit charger de chaînes, ainsi que ses deux freres, à la vue des habitans de St. Domingue, & les envoya en Espagne. Colomb fut enterré avec ces mêmes chaînes.

comme si l'offense faite à un monde était irrémissible, tu les portera jusques dans le calme du tombeau : cette terre sur laquelle tu posais ce matin un pied superbe, te donnera à peine une chetive sépulture, & dédaignant de prendre ton Nom, elle prendra celui d'un Avanturier obscur : ainsi les deux premieres injustices, signal de tant d'autres qui vont fondre sur ce malheureux Pays, retomberont sur toi qui l'a découvert !

A ces terribles menaces, l'Amiral se réveilla ; mais la fermeté qui le distingua toute sa vie, lui fit mépriser cette vision nocturne ; il leva la tête, vit qu'il était arrivé à la gloire, tout le reste lui parut indifférent. En effet, si les noms des Héros ne survivent que parce qu'ils ont fait de grand ; si la postérité équitable place ces noms révérés en raison des actions ; si dans ces actions elle choisit les plus belles & les plus utiles au genre humain, quel rang ne doit pas se flatter d'obtenir celui



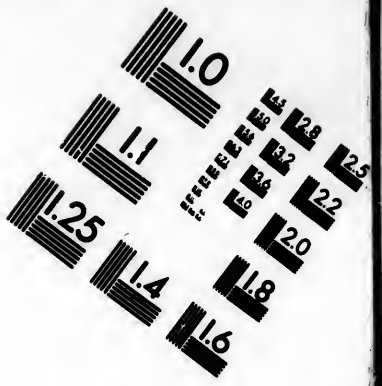
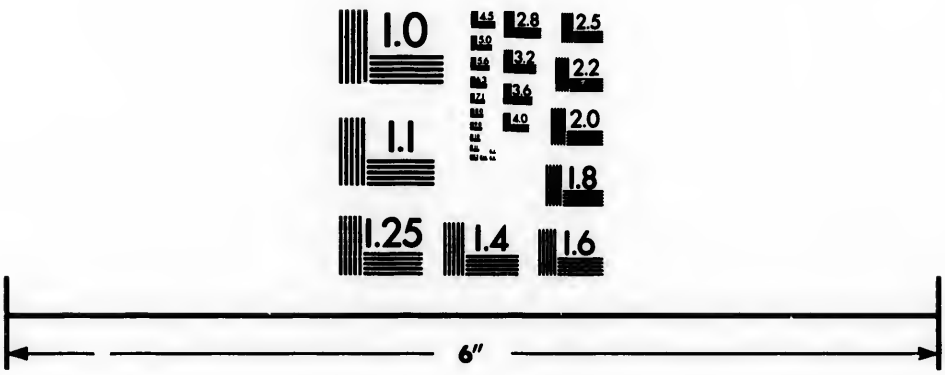
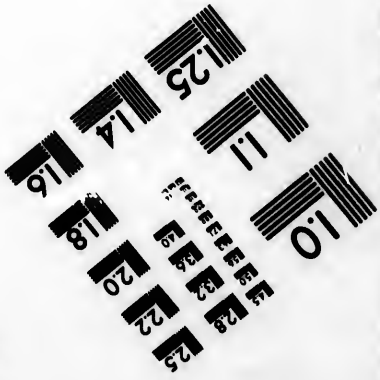


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

qui a doublé en quelque façon les connaiſſances humaines, & les agrémens de la vie, qui a tiſſu le fil de nos jours de charmes & de plaiſirs, qui a fait préſent au Navigateur d'un Guide habile à conduire ſes pas dans les deux mondes dont il lui a frayé le chemin; qui a mis dans les mains du Négociant le germe des plus vaſtes ſpéculations portées dans tout l'Univers, ſur les aîles dorées du commerce; dans celles du Savant, la clef des plus belles connaiſſances; dans celles des Rois, de grands moyens, de vaſtes dominations; dans celles de l'homme, un autre hémiſphere; enfin, qui a doublé d'un ſeul coup par l'effet de ſon génie & de ſon courage, l'étendue de l'Univers. Quels ſentimens flatteurs doit concevoir en lui-même celui qui a fait de ſi grandes choſes! faut-il s'étonner ſi après être parvenu à un ſi haut dégré, Colomb regarda depuis ſi fort au deſſous de lui, l'injuſtice & l'ingratitude.

Sans s'arrêter à ce ſonge inquiétant, l'Amiral dès le matin parcourut les parties de l'Iſle qu'il n'avait pas vu : l'or était le but des Eſpagnols ; ils n'en virent que quelques morceaux ſervans d'ornemens à des habitans du pays : ils s'informerent auſſitôt ſi cette terre produiſait ce précieux métail ; les Sauvages leur firent entendre qu'il y avait à quelque diſtance de leur Iſle, un grand pays d'où ils le tiraient. A cet avis intéreſſant, les Européens brûlent du deſir d'arriver à cette terre précieuſe ; ils mettent à la voile, dirigent leur route ſur l'indication des Sauvages, devenus leur bouſſole dans ces parages ignorés, & vont répandre la frayeur & l'étonnement dans le grand Archipel de l'Amérique.

Ombre du Prince Henry de Portugal ; Ombre illuſtre du Héros qui donna au monde le premier mouvement d'impulſion vers les découvertes, dont la main généreuſe oſa la premiere ſaiſir le voile qui cou-

vrait une partie de la terrre, dont le Génie lumineux, tel qu'un aſtre vivifiant ranima les facultés humaines, engourdies de toutes parts, & rouillées par un repos de tant de ſiecles : avec quel plaiſir vous dûtes voir le Prince des Navigateurs, dominer dans les mers de ce monde inconnu, dont vous aviez préparé la découverte ! Si cet événement a manqué à votre gloire, la poſtérité reconnaiſſante vous en fait hommage ; & l'approche des actes glorieux inſcrits ſur la pierre qui couvre la cendre, qui ſervit de vêtement à un Génie ſublime & bienfaiſant. A la vérité on ne voit pas ſur ce monument, ces trophées ſanglans qui atteſtent les malheurs & les ravages; on n'y voit que ceux qui caractériſent la bienfaiſance, la juſtice & le bonheur : mais ce ſpectacle eſt plus glorieux pour vous, plus flatteur pour celui qui le contemple, que des malheureux foulés aux pieds, des eſclaves enchaînés s'agitans dans les accès du déſeſpoir, & exhalans la

plainte amere. Comment les hommes ont-ils été aſſez inſenſés, aſſez ennemis d'eux-mêmes pour aſſeoir la principale gloire ſur des ſujets de larmes & de douleur ! Si c'eſt pour entraîner leurs deſcendans dans leur erreur, qu'ils laiſſent voir ces monumens de leur faux goût, au lieu d'imitation; ils ne recueilleront que des regrets ſur leurs malheurs, & des reproches ſur ces leçons dangereuſes.

SOMMAIRE

DU QUATRIEME LIVRE.

LES Eſpagnols arrivent à Cuba; aſpect de l'Iſle; étonnement des Sauvages à la vue des Européens. Leur frayeur au bruit du canon; leur fuite; ſuite de leurs craintes; ils abordent les Européens; diſcours de leur Chef à Colomb. Puiſſance & grandeur de l'homme actuel: il eſt un Dieu vis-à-vis l'homme primitif. Un Sauvage apprend aux Eſpagnols que l'Iſle produit peu d'or; il leur en indique une plus riche; le Démon de l'avarice ſe ſaiſit de Martin Pinſon; il devance Colomb. Arrivée de Colomb à Saint-Domingue. Conſtruction d'un Fort. Colomb veut engager un Sauvage à le

ſuivre en Europe. Réponſe du Sauvage. Départ de Colomb. De la République des Etats Unis : de la gloire & de la victoire des Français à York-Town. Union des Sauvages & des Européens.

L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE.

LIV. QUATRIEME.

APrés tant de ſiecles, voilà donc l'homme en poſſeſſion de l'Univers ; la communication entre les continens eſt établie : la main puiſſante d'un homme de génie en a tendu la chaîne, mais il tarde au Conquérant de connaître toute l'étendue de ſa nouvelle domination ; ſon impatience le pouſſe ſur les mers ; il veut voir à la fois toutes les richeſſes, & toutes les

contrées de sa conquête ; il poursuit avec ardeur sa navigation vers cette grande terre qu'on lui a dépeinte & si riche & si vaste : les vents secondant ses desirs, le portent vers une terre immense, couronnée de montagnes en quelques endroits ; elle lui paraît un vaste continent, ce n'était cependant qu'une Isle, mais la plus grande du nouvel hémisphere : un aspect riant, des coteaux élevés dont l'extrêmité était garnie de forêts, & le pied tapissé de verdure & de fleurs émaillées des plus vives couleurs ; des vallées vastes & délicieuses, des ombrages fréquens, des eaux jalissantes sous ce Ciel brûlant, flatent à la fois les yeux & les sens : le charme a pénétré jusqu'au cœur des Espagnols, ils brûlent de descendre sur une terre où la nature étale tant de pompe & d'agréments. Des hommes nuds, dans l'attitude de l'admiration & de la surprise, garnissaient les bords.

Quel dut être l'étonnement des Habitans de ces contrées, en voyant

entrer

entrer dans leurs ports des masses flottantes, se dirigeans avec des aîles comme les oiseaux, & vomissans sur le rivage des hommes extraordinaires, & des êtres superbes, frappans la terre d'un pied impatient, jettant le feu par les yeux, s'unissans ensuite à ces hommes, & s'élevans en un corps majestueux, comme pour commander sur la terre : de la surprise ils passerent bientôt à la frayeur & à l'anéantissement, quand l'Amiral voulant donner à ces peuples nombreux, une idée respectable de ses forces, fit faire une décharge de l'artillerie de ses vaisseaux, & des mousquets que ses Soldats des chaloupes, dirigerent sur des oiseaux : au bruit infernal de tant de bouches à feu, vomissant la foudre ; à la vue de la mort qui volait en même temps, le repos de l'Isle fut interrompu : ces antiques rochers muets jusqu'alors, furent émus pour la premiere fois, ils retentirent du bruit effrayant & majestueux du canon, & porterent jusques dans la profon-

deur des vallons, ces ſons terribles.

L'Habitant Sauvage de ces Contrées, effrayé, éperdu, ſe jettait contre terre croyant trouver un reméde à ſa terreur; mais la terre agitée par ces rudes exploſions, était peu propre à le raſſurer contre la crainte : tremblante elle-même, il lui ſembla qu'elle partageait ſa frayeur, & qu'il n'y avait rien dans la nature qui ne fût épouvanté à l'approche & au bruit du tonnerre de ces nouveaux venus. Rappellés de l'état d'anéantiſſement & de ſtupidité où ces mortels étaient tombés au bruit effroyable qu'ils avaient entendu; éperdus, les cheveux hériſſés, les yeux hagards, la bouche béante, les bras étendus, & ne pouſſans que des cris imparfaits; la terreur dans le cœur, l'effroi ſur le viſage, ils fuyaient d'un pas mal aſſuré, ſur une terre qui ſemblait manquer ſous leurs pieds. Les oiſeaux & les animaux les avaient précédés; les uns étaient tombés de peur, au bruit épouvantable de la premiere

décharge ; les autres avaient fuis avec précipitation en pouſſant de grands cris, comme pour regretter la paix & la tranquillité dont ces furieux coups annonçaient la fin.

Les Eſpagnols employaient le jour à chaſſer & à chercher des mines ; le ſoir ils regagnaient leurs vaiſſeaux où le bruit du canon les rappellait : à chaque décharge, à chaque coup de fuſil, aux henniſſemens des chevaux, aux cris des hommes, les Sauvages errans & cachés dans les bois, ſentaient renaître leur frayeur & leur déſeſpoir : ils paſſaient leurs jours dans cet état affreux, lorſqu'haſardant tout pour ſortir d'une poſition auſſi cruelle, ils vinrent trouver les Eſpagnols, s'aprocherent d'eux d'un air reſpectueux & timide, & le Chef de ces hommes effrayés, parla ainſi :

Enfans du Soleil qui avez abordé ici ſur des monſtres aîlés qui vomiſſent des tonnerres, & un trépas plus effrayant & plus multiplié que les nuages les plus affreux ; de quel-

les Contrées êtes-vous sortis, Hommes, ou Dieux étonnans & redoutables, qui foulez la terre avec des pieds d'animaux, frappez l'air de cris retentissans, jettez le feu par les yeux, & portez dans vos mains la foudre & la mort : vous venez sans doute de ces régions où le Soleil se leve, & où le tonnerre prend ses fléches de feu, où vous naissez la foudre à la main. Êtres terribles, dont plusieurs ressemblent en tout à des hommes, ne dédaignez pas notre soumission ; ayez pitié de notre faiblesse, & retirez vos tonnerres & la mort dévorante. Ce fracas épouvantable qui nous fait craindre que la terre ne s'abîme, & qui la fait trembler sous nos pieds, nous remplit d'une terreur & d'une tristesse si profondes, que le doux sommeil fuit nos paupiéres, l'appétit qui renouvelle les forces, nous abandonne ; nous périssons. En même-temps ils offrirent de l'or & des fruits, comme des offrandes faites à des Dieux irrités pour appaiser leur courroux.

L'Homme aujourd'hui eſt donc l'égal des Dieux : comme eux il reçoit des adorations ; comme eux il lance la foudre & porte la mort au loin, il applanit les montagnes & plie la nature à ſes deſirs ; les vents ſont ſes courſiers, les aſtres ſes fanaux, la mer eſt ſon chemin de communication : ſes volontés ſe portent aux extrêmités du monde ; il eſt ſur les Autels devant leſquels ſe proſternaient ſes ayeux. Ce ſont les mains puiſſantes des Sciences & des Arts qui l'ont élevé à ce degré éminent où l'imagination de leurs anciens leur repréſentait leurs Dieux. En effet ; le Savant eſt le Deſpote de la nature ; il lit dans ſes ſecrets, il diſpoſe de ſes forces, il agite les élémens, il donne des ſecouſſes au monde, il change la face de l'Univers. Tels étoient les Schuard, les Newton, les Archimèdes : ſecondés de leur Art ſublime, les Européens paraiſſaient des Dieux aux yeux de leurs freres de l'Amérique,

bruts, & encore enveloppés du limon de la premiere création.

Le Chef de ces Dieux Européens promet à ces hommes tremblans, de retenir son tonnerre, & d'un seul mot rappelle le bonheur dans de vastes Contrées; mais les Espagnols brûlent de les quitter: ils ont appris qu'elles produisaient peu d'or: le Sauvage interrogé par Colomb avait répondu; vous êtes bien plus heureux que vous ne pensez, ce Pays est fort riche. (A ces mots les Espagnols redoublent d'attention.) A la vérité, continua le Sauvage, il produit peu d'or, mais il produit quelque chose de meilleur; des fruits délicieux, des oiseaux charmans, des animaux & des poissons d'un goût exquis, des eaux claires, un air pur, voilà des trésors; c'est sûrement parce que vous ne les connoissez pas que vous cherchez du sable jaune. Les Espagnols interrompirent le Sauvage, & lui demanderent brusquement le pays

qui produisait de l'or. Il y a, répondit-il, une terre au soleil de la nôtre, qui ne vaut pas celle-ci, mais qui produit plus d'or ; les sables des rivieres en sont brillans, les rochers en renferment beaucoup, les habitans s'en parent & en donnent aux étrangers.

Ces dernieres paroles eurent des charmes inexprimables pour ces hommes que la soif de l'or dévorait ; chacun calculait en soi-même ce qu'il pourrait enlever de ce précieux métail, & brûlait d'arriver au lieu désigné : mais Martin Pinson secondé du vent & du Démon de l'avarice, cinglait déja à pleine voile: en vain son Général lui fit signal de revenir, & de l'attendre. Qu'est-ce que la voix d'un Chef sur une ame intéressée à la vue de l'or ? L'avare Pinson s'impatiente sur son bord ; il presse ses Matelots, les accuse de lenteur & de négligence, il maudit le vent trop faible ; il déploie lui-même les voiles, il lui semble déja voir des monceaux d'or,

il se réjouit ; puis tout à coup jettant les yeux sur son équipage, il regarde ses gens comme autant de voleurs qui vont lui enlever sa proie ou en prendre leur portion ; il s'irite, & dans sa colere ses compagnons lui sont insupportables, comme il l'est à leur égard : attentif sur son pont, il craint à chaque instant de manquer cette terre desirée, ou que Colomb, y arrivant avant lui, n'en emporte tout l'or : il apperçoit enfin l'Isle & s'y précipite aussi-tôt : en vain le Pays offre la perspective la plus gracieuse, des côteaux riants, des vallées agréables & fécondes, il ne voit rien de tout cela : en vain les couleurs les plus vives & les plus séduisantes éclatent sur les coquillages, sur les plumes des oiseaux, sur les fleurs & les fruits, elles sont mortes à ses yeux. Des animaux singuliers, des hommes étonnans, un pays neuf, les tableaux les plus curieux & les plus intéressans de la nature sont devant lui, il ne s'en

apperçoit pas : tout ce qui n'eſt pas or n'eſt rien pour lui ; il le pourſuit avec fureur dans les entrailles de la terre ; il le cherche dans le ſable des rivieres ; ſon œil fixé ſur la terre, s'étudie perpétuellement à le demêler. Epuiſé par les fatigues d'une recherche auſſi vive il ſuccombe malgré lui au ſommeil, mais il n'en eſt pas plus tranquille ; un ſonge trompeur le porte ſur le bord d'un fleuve dont la rive eſt couverte d'une grêve d'or, ou dans une mine où des veines monſtrueuſes d'un or maſſif ſont tout à découvert. Un ſourire agite ſes lèvres, la joie anime tout ſes traits, elle le tranſporte ; mais dans le même inſtant un ſonge auſſi perfide que le premier, envoyé également pour le ſupplice de cet Avare, lui repréſente des hommes qui enlevent ces tréſors : ſon déſeſpoir alors eſt à ſon comble ; on voit ſes muſcles ſe gonfler, & ſes membres ſe tordre dans ſon ſommeil ; ſon état au dedans eſt encore plus affreux ; il ſouffre tant, que la ſueur

coûle de ſon front : à force de maux & de fureur il ſe reveille, & court de nouveau à l'or.

Supérieur aux viles paſſions de l'intérêt, n'ayant pour but que la gloire qu'il ne perdit jamais de vue, Colomb arrive à ſon tour : ſon affabilité lui gagne le cœur de ces hommes ſimples ; loin de les dépouiller il ne reçoit l'or qu'ils lui donnent qu'en échange d'objets frivoles à la vérité, mais auxquels les Sauvages attachaient une grande valeur. Ces avantages paſſagers ne ſuffiſaient pas à l'Amiral, il voulait avant que de partir fixer ſa conquête, & établir l'Empire de l'Eſpagne ſur le nouveau monde. Un Fort fut conſtruit en ſigne de domination : ce dépôt des chaînes du nouveau continent fut confié à des Soldats, protégé par le tonnerre de l'Europe, & renferma dans ſon enceinte la mort & la terreur. Les Indiens ne virent plus ce lieu qu'avec crainte ; il leur parut le plus formidable de leur pays. Qu'ils ne ſe doutaient gueres en y

travaillant qu'ils forgaient les chaînes de leur esclavage ! ce ne fut qu'après sa construction, & à son appareil menaçant, qu'ils connurent quel terrible maître ils avoient aidé à se donner.

Cependant Colomb méditait son départ ; les yeux de ses Soldats se tournaient vers l'Europe ; ils brûlaient du desir de revoir leur Patrie, d'y raconter les choses étonnantes qu'ils avaient vu, d'y étaler les richesses qu'ils rapportaient, & de jouir de la gloire de leurs succès aux yeux de leurs concitoyens, sentimens si flatteurs pour tous les hommes. Le Général cherchoit de son côté à constater le succès de son expédition par la preuve la plus frappante : il voulait étonner l'ancien monde à l'aspect inopiné de l'habitant Sauvage du nouveau : celui auquel il s'adressa le premier, fût un Indien qui demeurait dans le voisinage du Fort, & qui commençait à connoître les Espagnols & leurs usages : il lui vanta les avantages de l'Europe,

les biens & les Arts dont ſes habitans jouiſſaient, & lui offrit tous ces avantages, s'il voulait conſentir à le ſuivre : le fier Sauvage dont l'eſprit de liberté & d'indépendance étoit déja offuſqué, lui répondit ainſi :

Enfans des hommes & de la terre, (1) qui fit ſortir nos ayeux de ſon ſein, le jour qu'elle en fit ſortir les plantes & les animaux ; abandonnerons-nous le genre de vie de nos Peres ? Puiſqu'il les a rendu heureux, pourquoi leurs enfans en chercheraient-ils un autre ? Eſt-il des jours plus ſereins, une vie moins contrainte, une volonté moins gênée ? La curioſité, ou des ordres impérieux ne nous font pas traverſer des mers immenſes ; nous ne prenons pas ſur notre repos, & ſur les inſtans de nos plaiſirs, pour conſtruire des

(1) C'eſt un Sauvage qui parle, & qui n'avait pas les notions ſaines que la Geneſe nous a donné ſur la création.

maisons flottantes, & travailler les armes & les habillemens que je vous vois. Rien ne trouble notre sommeil, ou un état de repos qui en approche & que nous chérissons. Les occupations par lesquelles nous soutenons notre vie, telles que la pêche & la chasse sont nos plaisirs, bien différens de vos Peuples, qui ne vivent qu'à condition qu'ils passeront leurs jours dans des travaux ennuyeux & accablans. Le feu de l'amour s'allume-t-il dans nos veines, avec quel agrément nous vivons sous le joug de cette passion, la mere de toutes les autres & du genre humain, tandis que vous êtes dévorés d'ennuis & de desirs, pendant des années avant que d'être heureux. Vos habillemens que vous nous vantez, nous paraissent insuportables, & autant d'entraves à la liberté naturelle de l'homme; ils gênent vos mouvemens, & vous imposent la nécessité de travailler matin & soir, pour les mettre & les ôter. Aussi inconséquens que

bizares dans vos procédés, vous vous qualifiez de propriétaires de la terre, vous en disposez comme nous disposons ici du gibier que nous tuons. La terre vous appartenir ! j'aimerais autant entendre dire à des enfans que leurs nourrices leur appartiennent. Songez donc que vous n'êtes qu'une des productions de la terre ; que bien loin d'être à vous, c'est vous qui lui appartenez, & qu'elle ne manquera pas de reprendre pour preuve de ses droits ! Que vous êtes malheureux sous votre appareil imposant ! vous traversez des mers immenses ; des périls innombrables, à chaque pas glacent votre sang dans vos cœurs. Ici, vous êtes brûlés par un Soleil ardent ; là, vous êtes glacés par un froid rigoureux ; vous cherchez avec fureur dans les entrailles de la terre, un métail mépriſable, incapable de satisfaire le moindre besoin, de procurer un instant de plaisir, tandis que vous voyez avec dédain, les fleurs variées des plus belles cou-

leurs, des fruits rafraîchiſſans & agréables au goût; des plantes qui exhalent les plus douces odeurs. Acharnés à fouiller dans des ſables, vous regrettez le temps heureux & bien employé que vous paſſez à prendre ces poiſſons, ces coquillages, ces oiſeaux que vous trouvez d'un goût ſi exquis! malheureux, qui regrettez les momens qui vous rendent heureux, dont les goûts & les uſages ſemblent avoir pris à tâche de contrarier le bonheur, ne nous parlez plus d'abandonner le genre de vie que la terre notre mere commune, nous a donné en naiſſant, que nous voyons ſuivi par-tout ce qui vit heureux dans la nature, & qui eſt le plus libre qui ſoit ſur la terre!

A ce diſcours inattendu, le Génois fut étonné; mais il reconnut le langage de la nature & de la liberté; il s'adreſſa habillement à d'autres, & borna là ſa découverte: le mauvais état de la ſanté de ſes Compagnons & de ſes vaiſſeaux, réduits

aux deux plus petits, lui indiqua enfin les limites qu'à fixé la nature aux entrepriſes & aux forces humaines. Ainſi, il ne vit point dans ce premier voyage, les climats brûlans de la Guyanne, ni les côtes du Mexique, ni les Pays ſoumis à cette puiſſante République, qui, venant de rompre par un effort généreux, les fers de la ſervitude, s'éleve au rang des grands Empires, figure avec les Monarques, & domine ſur de vaſtes contrées de l'Amérique, étonnée d'avoir vu ſi ſubitement ſortir de ſon ſein une puiſſance plus grande & plus formidable, que ne la fut jamais celle de ſes Incas & de ſes Montézuma. Champs célebres d'Yorc-Town, Théâtre fameux de la valeur françaiſe, il ne vous aborda pas : ſes yeux ne meſurerent pas ce champ de bataille glorieux où les Français ſecondés des vents & de la victoire, vainquirent par mer & par terre ; obligerent les hautains Bretons à confeſſer leur défaite, & à implorer leur généroſité, quand

cette armée vaincue défilant d'un air humilié devant les Vhaſington, Rochambeau, la Fayette, Viomeſnil, Chatelux, Lauſun, Saint-Simon, Cuſtine, Noailles (1) & Caſtres (2) ſes Vainqueurs, abbaiſſa ſes drapeaux, & les dépoſa avec ſes armes à leurs pieds.

Qu'ils ceſſent de vanter le fils (3) de la victoire, & ſes exploits; ce Héros était un fils unique, la France aujourd'hui en a une famille nombreuſe?

Déja la proue des vaiſſeaux était tournée vers l'Europe; on voyait flotter ſur les mats le pavillon de l'Eſpagne, le premier & le ſeul qui dominât dans ces mers. Bientôt les aquilons favorables enflent les voi-

(1) M. le Vicomte de Noailles, fils de Mg'. le Maréchal.

(2) M. le Comte de Charlus, fils de M. le Marquis de Caſtres, Miniſtre de la Marine.

(3) C'eſt ainſi que les Anglais appellent le Duc de Malboroug.

les, détachent les vaisseaux du rivage : les Espagnols en fuyant répondent aux adieux, aux signes d'amitié que leurs Compagnons leur font; déja ils n'entendent plus leurs voix, ils ne voient plus leurs gestes, ils les distinguent à peine, ils ne peuvent plus les remarquer; enfin, ils n'apperçoivent plus qu'une terre éloignée, dont les montagnes paraissent encore; bientôt ils ne voient plus que la mer.

Les Habitans des différentes côtes, que Colomb avait emmené avec lui, avaient une si haute idée des Espagnols; les caresses qu'ils en recevaient les avaient tellement déterminés en leur faveur, qu'ils avaient accepté la proposition d'aller voir leur Pays & leur Roi : ils se persuadaient que ce Roi devait être un Dieu, & qu'ils allaient voir des choses étonnantes & prodigieuses, dans un Pays qui produisait des hommes si extraordinaires & si puissans. Plusieurs consentirent à les suivre, & monterent gaiement sur les vaisseaux:

ils étaient émerveillés de se trouver sur des masses flottantes avec des hommes, qui, lançans le tonnerre, les traitaient cependant comme des amis, & les conduisaient à travers les mers dans des habitations mobiles, qui avaient des aîles aussi rapides que celles des oiseaux. Colomb connaissant le plaisir qu'ils prenaient au son des instrumens, leur fit donner quelques fanfares, qui les égayerent infiniment ; & bientôt la confiance & l'union furent telles, que les deux Peuples semblerent ne plus faire qu'une seule famille. O Gênes, ô souvenir à jamais glorieux pour toi, le mortel qui força les barrieres de l'Océan, qui le premier domina sur le nouveau monde, & commanda à la fois aux Peuples du Levant & du Couchant, qui les rassembla & les unit des doux liens de l'amitié, il était sorti de ton sein, & nul autre avant lui, n'avait encore été remarquable à ces traits !

SOMMAIRE
DU CINQUIEME LIVRE.

RÉCIT d'Azara pendant la traverſée. Du Continent de l'Amérique. Deſcription des Cordillieres du Pérou. Tremblement de terre. Tréſors. Du Condour. De l'Empire des Incas. Du Temple du Soleil. Invocation à cet aſtre. D'un Pays où on vit deux fois. Paſſage du tombeau à la vie. Diſcours du Miniſtre. D'Haran, & de Ziliée. Leur malheur dans la premiere vie. Leur bonheur dans la ſeconde. D'un vaſte Empire de l'autre côté du Continent. De deux eſpeces d'hommes, l'une très-grande & l'autre fort petite. La premiere extermine l'autre. Les Géans ſont détruits à

leur tour. Les reſtes de ces deux Races exiſtent encore en Amérique, mais fort éloignés.

L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE.

LIV. CINQUIEME.

PARMI les Indiens qui avoient consenti à suivre Colomb, & à certifier par leur présence la réalité de ses succès, était Azara : c'était un homme d'un âge mûr, qui avait fait de longs voyages dans les nouveaux pays que l'on venait de découvrir ; naturellement pénétrant il commençait déja à parler la langue Espagnole, & racontait des choses si surprenantes des Contrées qu'il

avait parcourues, que les Européens le prierent de leur en faire la description; il la fit en ces termes.

Au delà des Isles que vous avez vu, s'étend la grande mer qui baigne les côtes d'un continent immense; elle a attaqué ce vaste corps avec tant de furie qu'elle a pénétré jusques dans son centre, & l'a beaucoup diminué; mais les membres de ce corps rongé dans le milieu, s'étendent infiniment à droite & à gauche; en tirant au midi sur-tout, sont de vastes régions, des fleuves qui ressemblent à des mers, & des montagnes immenses. Là, par un contraste singulier, le Soleil darde ses rayons brûlans & manifeste sa puissance sur les plaines & dans les vallées, tandis que l'hiver siege au dessus des montagnes, & annonce au loin son empire, par ses glaces, ses neiges & ses frimats. L'habitant fatigué des loix de l'un, va vivre sous celles de l'autre, & force les saisons à le servir à son gré, en élevant ou descendant plus ou moins

son

ſon habitation. Le froid & la chaleur perpétuels, rivaux, placés ſur des ſieges voiſins, voyent d'un œil tour à tour ſatisfait & jaloux leur empire ou peuplé ou déſert.

Sur ce ſol où la nature bizarre ſe montre en même-temps entourrée de glaces & de feux, s'éleve une chaîne de montagnes d'une étendue inconnue, & dont les ſommets glacés vont ſe perdre dans les nues : ces montagnes, dans leurs ramifications multipliées, ſemblent être la charpente de ce nouveau continent, dont la principale chaîne eſt l'arrête. Cette chaîne s'étend dans toute ſa longueur, la hauteur inconcevable de ces monts, leur aſpect nud & hideux, l'obſcurité des intervalles, leurs ſommets incruſtés dans des glaces immenſes, l'éclat des cimes contraſtant avec les rochers inférieurs, affreux & noircis par la fumée des volcans, l'élévation & l'étendue de ces rochers du côté de la mer où ils ſont coupés à pic, & forment la colonade la plus ma-

jeſtueuſe qui ſoit dans l'Univers ; tout cela inſpire à la fois l'étonnement & l'horreur.

Mais quel ſaiſiſſement n'éprouve pas le cœur de l'homme, lorſque l'œil attaché ſur ce ſpectacle le plus fier & le plus impoſant qui ſoit dans la nature, ſon oreille eſt frappée des ſons les plus effrayans qui puiſſent jamais ſe faire entendre. La foudre dans les vallons, grondant tous les jours dans des nuages étincellans, leur déchire le flanc & en ſort avec un bruit effroyable : des feux ſouterreins s'agitans dans les entrailles de ces orgueilleuſes montagnes, y excitent un bruit ſourd, ſemblable au bruit de la mer en fureur : la terre tremble, cette enorme pyramide de rochers s'agite, les vents pouſſent des mugiſſemens affreux ; une exploſion épouvantable, telle qu'aucun bruit ne peut lui être comparé, ſe fait entendre tout-à-coup : ces énormes rochers craquent, ſe fendent avec un horrible fracas ; les montagnes s'ouvrent,

laiſſent voir leurs entrailles embraſées, vomiſſans des flammes avec des torrens de pierre & de métail liquides; d'autres montagnes s'affaiſſent: à la précipitation, à l'horreur de leur chûte, il ſemble qu'elles tombent du ciel dans l'abîme: au milieu de ces convulſions, dans cette criſe affreuſe de la nature, les rochers & les collines frappés de tous ces ſons effroyables, renvoient ces ſuccès d'horreur dans les vallées, où il ſemble que l'univers s'écroule.

Ces lieux terribles, où la terre comme une mere irritée, ſemble toujours menacer ſes enfans, toujours prête à les dévorer, ſont ceux où elle a dépoſé ſes tréſors ſous la garde de la terreur & de la mort: mais ſes ſoins ſont vains, les hommes ſemblables à des enfants effrénés qui forcent le coffre fort d'un pere Avare, la volent malgré la vigilance de ces redoutables Gardiens. Au pied de ces terribles montagnes ſont des mines abondantes d'or & d'argent; leur baze dans des endroits

en eſt maſſive, & compoſée de ces attrayans métaux, formés aux rayons du ſoleil le plus ardent.

Dans ces lieux où la nature ſe montre ſous un appareil ſi majeſtueux & ſi formidable; de ces cimes orgueilleuſes les plus élevées du globe, d'où elle paraît commander au reſte de la terre, s'élancent des oiſeaux dont la taille démeſurée ajoute encore à la grandeur du ſpectacle: ce monſtre aîlé appellé Condour, qui dans ſon vol couvre un eſpace de pluſieurs toiſes, eſt originaire de ces montagnes, & ne s'étend pas au delà: le Voyageur, qui, au bas de ces rochers en meſure l'élévation d'un œil étonné, confondu de la hauteur de ces immenſes colonnes dont ſa vue peut à peine parcourir le fût, eſt ſurpris d'en voir ſortir un oiſeau dont la diſtance d'abord lui dérobe le volume; mais qui, ſemblable au grain qui forme le nuage, groſſit à meſure qu'il deſcend & s'approche de ſes yeux: on le prendroit à ſa grandeur pour le toit

ruſtique d'une chaumiere qu'un vent impétueux fait rouler dans le vague de l'air, ſi ſa fiere attitude, ſes cris, la ferme direction qu'il donne à ſon vol, & l'endroit d'où il eſt parti, ne le faiſaient bientôt connaître. Son apparition dans les airs à répandu la conſternation ſur la terre; les animaux fuient, les troupeaux & les bergers cherchent à ſe mettre à couvert; mais la crainte s'évanouit, le monſtre diſparait : on l'a vu prendre la route de ſes affreux rochers; un puiſſant animal ſuſpendu à ſes ſerres, mêlait ſes mugiſſemens douloureux à ſon cri effrayant.

Une partie de ces montagnes eſt renfermée dans les limites d'un vaſte Empire, dont les Princes appellés Incas, ont réuni tous les Peuples voiſins ſous leurs loix. Ce ne fut pas par le glaive que les Incas furent Conquérans; les armes de la ſageſſe & de la perſuaſion, auxquelles ſeules il appartient de procurer des triomphes juſtes, & des victoires ſans remords, furent celles qu'ils

employerent. On ne vit pas la mort campée ſous leurs pavillons, répandre dans le cours de leurs conquêtes la déſolation & le trépas; & les Nations à leur approche ne furent pas conſternées du bruit des calamités que répand la terreur, qui vole d'une aile ſanglante devant les armées. Leur ſéjour, ſemblable au campement d'un allié, raſſurait les eſprits : le mal dont on s'abſtenait, le bien qu'on promettait, promeſſe qu'on ſavait inviolable, déterminaient ces Peuples à leur jonction à l'Empire : s'ils attaquaient, on ſe contentait de les repouſſer; & du moment où l'ennemi ceſſait ſon attaque, l'Incas commendait à la mort de s'arrêter. Quelques fuſſent ſes ſuccès ſes demandes étaient toujours auſſi modérées; ſon amitié & une légiſlation qui devait rendre heureux ſes nouveaux ſujets, étaient les ſeules conditions du traité. Ces Conquérans, les ſeuls juſtes, les ſeuls dont les lauriers n'ayent pas été trempés dans le ſang & les larmes, ont un

vaſte Empire ; & les Peuples ſous ces Monarques vertueux & bienfaiſans, jouiſſent de tout le bonheur dont l'homme réuni en ſociété, ſoit ſuſceptible. Le Soleil, cet aſtre éclatant qui vivifie tout, a paru à ces hommes ſages, la Divinité qui devait recevoir leurs hommages ; & la famille du Prince a été conſacrée au culte du Temple ſuperbe qu'il a dans Cuſco, la Capitale de l'Empire.

Le Temple du Soleil, à Cuſco, eſt bâti ſur une éminence, il eſt ouvert à l'Orient, & reçoit les premiers rayons de l'Aſtre auquel il eſt dédié : aucune montagne ne lui en dérobe l'éclat ; ſon toit qui eſt d'argent, jette déja un feu éblouiſſant, que la ville ignore encore le lever du Soleil : ſon extrémité ſurmontée d'une gerbe d'argent dont les épics ſont parſemés de pierres précieuſes, étincelle dans les airs, & paraît dans le lointain comme un feu dévorant dans ſa plus grande fureur ; de ſorte que, ſoit pendant le cours

du Soleil, ſoit pendant celui de la Lune, le ſommet du Temple jette une lumiere éclatante, & annonce jour & nuit à l'univers le Dieu qu'on y adore. Les portes élevées de ce majeſtueux édifice, ſont d'un argent qui jette le plus vif éclat ; le Temple eſt ſoutenu ſur cent colonnes revêtues du même métal, entourrées de guirlandes, de fleurs, ou de plumes, brillantes des plus vives couleurs. Le milieu eſt pavé de ce métal poli, qui, par ſes ondulations imitées, figure une mer d'argent. Deſſus s'éleve un Autel d'or maſſif; ſur le devant eſt repréſentée la face étincelante du Soleil, compoſée de diamans, qui jettent un feu ſi vif, que l'œil ébloui ſe fixe à terre, & reſte comme le corps, dans l'attitude du plus profond reſpect qu'inſpire la majeſté du lieu. Sur ce riche Autel brûle un feu perpétuel, entretenu par les Incas, dont l'un eſt toujours en adoration devant cette image radieuſe du Soleil, tandis que le premier Pontife en-

touré du Prince & d'un Peuple entier, lui adreſſe tous les matins cette invocation.

O toi, dont le regard éclatant réjouit la nature, embellit les Empires, & fait de l'air un corps lumineux, qui paraîs ſous la forme d'un globe pour mieux éclairer l'univers, & repandre avec plus de proportion la lumiere & la vie; Dieu ſublime, reçois les ſentimens de reconnaiſſance, que t'envoient du plus profond de leurs cœurs, les Habitans de cet Empire, que tu favoriſes de tes plus doux regards! Auſſi varié que les dons que tu nous fais, que les productions que tu nous donnes, tu paraîs tous les jours, & tous les jours tu es attentif à ne nous faire ſentir ta chaleur que de la maniere la plus agréable, & la plus utile pour nous. Tempéré le matin, il ſemble que tu n'aye de force que pour dilater le parfum des fleurs, le répandre dans l'air ſur les aîles du Zéphyr, avec la vapeur de la roſée, & rendre aux hommes en-

gourdis, la vigueur & l'élaſticité. A l'heure que, dardant tes rayons avec force, tu hâtes la maturité & nous prépares de riches récoltes, tu diſpoſes nos corps abattus aux douceurs du ſommeil, qu'ils goûtent avec délice à la fraicheur des ombrages : au moment où, diminuant ta vivacité, tu nous avertis de la retraite que tu fais par dégrés; tes rayons adoucis & modérés nous font jouir de la plus agréable température, & nous font connaître la plus douce façon d'exiſter : tu nous quittes, mais dès le lendemain tes rayons dorés, nous apprénent l'agréable nouvelle de ton retour; tu viens de nouveau féconder la terre : ennemi de la pareſſe, tu es ſans ceſſe occuppé à diſſiper ſon engourdiſſement, & à combattre un froid ennemi de tout principe fécond. Tu excites les ſels vigoureux de la terre, tu développes ſes germes, tu fais monter dans les plantes une ſéve active, tu répands ſur les fleurs les parfums les plus odo-

riférens & les couleurs les plus vives; tu formes dans les entrailles de la terre, l'or & les pierres éclatantes; tu excites le courage dans nos cœurs, & y allume les feux de l'Amour, l'Amour, ce doux compagnons de la vie. Enfin, c'eſt par toi que nous vivons, c'eſt à toi que nous rapportons tout ce que nous ſommes; Divinité unique & bienfaiſante, que nous honorons par un feu éternel, par le ſacrifice d'un bien qui émane de toi, & que tu répands pour nous avec tant de profuſion.

J'étais encore dans ce pays, continua Azara, lorſque j'y vis un Etranger qui racontait des choſes bien plus ſurprenantes, d'un autre où on vivait deux fois. (1) Dans de hautes montagnes, diſait-il, ſont de vaſtes cavernes ſituées à leur

(1) On avoit alors l'idée d'un Pays qui avait la propriété de rajeunir; Nicaregua le chercha long-temps.

extrêmité; elles ont la propriété de conſerver les corps; un air vif & pur qui y circule, les deſſéche ſeulement, les purifie en les dégageant des humeurs & des matieres craſſes qui s'y amaſſent, & en groſſiſſent le volume : arrivés à ce point, on les tranſporte dans d'autres cavernes plus proches de la terre, où agit un air moins vif. Une certaine humidité qu'exhale la terre très-odoriférente en cet endroit, ſe répand dans ces ſouterrains. Les rochers en ſont humides, il en diſtille comme des gouttes d'huile. Ce fluide pénetre ces corps deſſéchés, les amolit, & en rend les os & les parties les plus dures auſſi malléables que le fer pénétré par le feu de la fournaiſe.

Lorſque l'air après avoir diſſipé les humeurs, n'y laiſſe plus qu'une faible humidité qui entretient les nerfs & les os ductiles, comme ceux d'un enfant qui vient de naître, les Miniſtres de ces ſouterrains, appliquent à ces corps inanimés, un feu

qu'ils ont dérobé du Ciel. Le cadavre s'anime, reſpire, s'agitte, & la vie vient de nouveau habiter dans ſon ſein. Le Miniſtre qui préſide, après avoir fait au nouvel être ce préſent digne de la libéralité des Dieux, lui adreſſe ces paroles.

Il n'y a qu'un moment que tu étais pouſſiere, & te voilà ſemblable à une Divinité. Sorti du ſein de la matiere, tu t'éleve de nouveau pour lui commander : dans ce paſſage rapide du tombeau à la lumiere, de la mort à la vie, vois la nouvelle carriere qui ſe préſente à tes regards ; & comme un Pilote habile, ayes toujours devant les yeux les écueils ſur leſquels tu as fait nauffrage dans ton premier voyage. Que de regrets accompagnent d'ordinaire, tous ceux que la mort précipite au tombeau ! avec quelle ſageſſe & quelle réforme ils promettent d'agir, ſi la nature voulait leur ouvrir une ſeconde carriere ! avec quelle dextérité, leur main guidée par l'expérience, détacherait les

épines du tissu de la vie : ce souhait qu'ils font en vain, est exaucé en ta faveur ; le Génie de la vie a forcé la mort à rapporter sa proie, il te rend ton existence par mes mains : quel présent immense il te fait aujourd'hui ! une nouvelle vie avec de l'expérience ; songes que tu ne peux lui témoigner ta reconnaissance, & lui montrer le prix que tu attaches à son présent, qu'en en faisant le plus digne & le plus sage emploi.

Mais, tous ne parviennent pas également à ce doublement de vie ; ceux dont les excès ont ruiné les nerfs, carié les os, & fait fermenter avec le sang, une liqueur acre & vénimeuse, ne peuvent jouir de ce précieux avantage que la nature, prodigue de vie en ces climats, semble n'avoir accordé qu'à la modération. Il faut que les corps qu'on veut retirer des mains de la mort, soient sains, & qu'un sang balsamique ait coûlé dans leurs veines ;

mais auſſi, quel prix pour la ſageſſe & la modération !

Dans ce Pays fortuné, ce qu'on a échappé dans le cours de la vie, n'eſt pas perdu pour toujours : celui qu'une profeſſion mal aſſortie à ſes goûts & à ſes talens, a fait gémir toute ſa vie, en prend une toute oppoſée : celui qu'une paſſion trop écoutée a expoſé à des remords cuiſans, eſt alors ſourd à ſon langage : ces Amans malheureux, dont le bonheur a été manqué, parce que leur union a été traverſée par les caprices de la fortune, où des hommes ne ſont pas ſans eſpoir d'être à jamais heureux comme dans le reſte de la terre : j'en ai vu un exemple, continuait l'Etranger.

Haran & Ziliée, nés dans le même endroit, habitués à ſe voir dès l'enfance, avaient vu leur inclination l'un pour l'autre s'accroître avec eux ; elle était parvenue au dégré le plus véhément des paſſions, qui dans les bouillons de

leurs accès, précipitent & font mouvoir l'homme comme le plus mobile instrument. Dans ces climats brûlans, où tout est vie & desirs, où l'homme semble en être le point de réunion, l'Amour y domine : cette passion impétueuse qui fait tout voir indifféremment, hors l'objet aimé ; qui fait de cet objet, son univers, son Dieu ; qui ne connaît point de frein ; qui, le bandeau sur les yeux, affronte tous les dangers ; qui tient parmi les passions, le rang que tient le feu parmi les élémens ; qui, dans ses orages, aussi impétueuse que la foudre, doit faire frémir l'homme, toutes les fois qu'il pense qu'il renferme dans son cœur un ressort, dont la détente donne des secousses aussi violentes qu'un tremblement de terre ; & fait sentir ses contre-coups, plus loin & plus long-temps.

Haran ne respirait que pour Ziliée ; ses yeux ne se représentaient que les charmes de sa figure ; son

oreille trop accoutumée aux douces inflexions de ſa voix, les rapportait ſans ceſſe à ſon cœur ; ſa penſée n'était occupée que d'elle : ſupérieure au ſommeil, elle ſe ſecouait de ſes liens, & réveillait ſes ſens engourdis à la ſeule idée de leur maîtreſſe.

Malgré tant d'amour, les parens de Ziliée, ſéduits par des vues de fortune & d'intérêt, qu'on connaît malheureuſement dans ces climats, la forcerent à s'unir à un autre. Dès ce moment, le calme de la paix, la tranquillité des ſens, la ſatisfaction les abandonnerent ſans retour ; les plaiſirs s'enfuirent loin de deux cœurs qu'on venait de dévouer aux Furies : les deſirs irritans déchirent leur ame ; le regret renaiſſant l'aſſiége ; la douleur ſeule l'occupe, & la remplit d'angoiſſe & d'amertume : leur imagination cruelle ne permet pas qu'ils ſoient ſeuls ; elle les réunit ſans ceſſe, & les repréſente l'un à l'autre comme pour augmenter leurs tourmens, & les en

rendre témoins. Des ſonges trompeurs irritent leur douleur & leur paſſion, dans les bras même du repos ; ils ſe ſont couchés dans les horreurs du déſeſpoir ; il les agite encore à leur réveil, il augmente avec le jour, il accroît avec la vie. Haran, des gémiſſemens à paſſé à la fureur ; la main appuyée ſur ſon front, qui ſe contracte par l'effort de la douleur, le viſage pâle, les cheveux hériſſés, & l'œil furieux, ſe livre aux accès du plus violent déſeſpoir ; la rage eſt dans ſon cœur, & d'une bouche forcenée il maudit ſon ſort, & ſon exiſtence ; il accable d'imprécations les auteurs de ſes maux, & va juſqu'à oſer traiter le Ciel d'injuſte & de cruel. Auſſi vive, mais plus touchante dans ſes emportemens, Ziliée les mains jointes, & levées au Ciel, par ſes regards douloureux, ſes ſanglots, ſa douleur profonde & muette, ſemble l'accuſer de ſes malheurs, & de la rigueur de ſon ſort. Qu'ils ſont malheureux, & quel eſt leur crime pour

souffrir un supplice si long & si cruel ! Bientôt le sommeil cesse de se poser sur leurs paupieres, leur appétit est sans desirs, & leur palais sans goût ; la mort anticipe sur leur vie, elle en attaque les nœuds : elle trouve le déseſpoir, dont la main forcenée les brise, & lui ouvre la carriere de la destruction ; ils chancelent & tombent comme des fleurs dont un ver à rongé la racine.

Rendus à la lumiere, le passé se présente à leurs yeux comme une carte qui se déroule ; instruits par une vie de chagrins & de douleurs, ils distinguent le bonheur de ce qui n'en a que l'apparence ; la fortune & les honneurs sont rangés dans leur classe ; la Félicité est placée bien au dessus d'eux ; les yeux éplorés, qui l'ont cherché pendant tant de temps, ne s'y trompent pas ; c'est sur elle seule, qu'ils s'arrêtent : les volontés des parens, les appas de la fortune, rien ne peut les éloigner d'un but, qui, pour n'avoir pas

été frappé la premiere fois, les a rendu ſi malheureux; enfin, la Loi qui leur accorde une entiere liberté à leur renaiſſance, vient à leur ſecours, & couronne leur inclination; tandis que la mort & le contre-temps, cet autre fléau des hommes, qui détruiſent en tous lieux le bonheur ſans retour, ſont étonnés de voir qu'ils contribuent là, à leur félicité, & que pour l'avoir fait acheter plus cher, ils l'ont rendue plus précieuſe & plus ſtable.

Ainſi me parlait l'Etranger, pendant mon ſéjour à Cuſco, dit Azara. Dans la route que je fis enſuite, pour regagner les côtes les plus proches de nos Iſles, je traverſai de grandes contrées, & vis des Peuples nombreux, tous ſoumis au puiſſant Empire de l'Incas. Mais ce Pays a eſſuyé anciennement d'étranges révolutions, car ſes Habitans ſont des peuples nouveaux; les anciens ont diſparu, & la lime du temps, n'a pas encore effacé tous les caracteres qui atteſtent leur ruine.

Deux eſpeces d'hommes dans l'origine, vivaient ſur cette terre ; l'une était une race de Géans, d'une grandeur démeſurée, leur taille égallait les arbres en hauteur ; le ſentiment de leurs forces leur inſpirait un orgueil inſuportable, & rien ſur la terre, n'était auſſi méchant & auſſi corrompu. Les hommes de l'autre eſpece étaient petits, d'une blancheur éblouiſſante ; leurs yeux étaient rouges, une laine blanche comme la neige, couvrait leur tête ; ils étaient faibles, mais doux & aimables. Les cruels Géans, après les avoir accablés de maux, les exterminerent & pourſuivirent leurs reſtes fuyans, juſques dans les retraites des forêts & des déſerts. Un petit nombre de ces êtres malheureux, échappés à leur fureur, gagna les monts Apalaches, du haut de leurs ſommets tendit au Ciel des mains ſuppliantes, & au milieu de ſes larmes & de ſes ſanglots, implora ſa miſéricorde, & lui demanda

juſtice. O prodige étonnant, il parut tout-à-coup, des hommes d'une beauté ſurpenante ; leurs têtes étaient entourées de rayons éclatans; ils s'élevaient ſur des aîles légeres, & les traits qui partaient de leurs mains, brillaient comme la foudre au ſortir d'un nuage : ils chaſſerent de toutes parts, ces odieux Coloſſes, les raſſemblerent dans une vallée, (1) où ils les exterminerent. La terre depuis tant de ſiecles, gémit encore ſous le poids de leurs énormes oſſemens entaſſés, & les monceaux de leurs débris ateſtent leur malheur, & la vengeance Divine. Pluſieurs de ces barbares renfermés dans des cavernes, s'étaient ſouſtraits à la pourſuite des vengeurs; au bruit effrayant des foudres exterminateurs, aux cris affreux de leur Nation, à l'horreur de ſon ſupplice, ils ſe ſauverent, frappés d'une ſi profonde terreur, qu'ils ne s'arrêterent qu'à l'autre ex-

(1) V. l'Hiſtoire de la Conquête du Pérou par Zarate. t. 1er. Chap. 5.

trêmité du continent, au bout des hautes montagnes qui traverſent le Pérou, (1) leur race y exiſte encore, mais dégénérée; & celle des petits hommes blancs, ſe rencontre auſſi dans les climats d'où elle était originaire. (2)

(1) Le Pays des Patagons.

(2) Les Albinos qu'on voit encore au Darien.

SOMMAIRE

DU SIXIEME LIVRE.

APOSTROPHE à Magellan, Drake, & autres Marins célebres. Le Fanatiſme engage le Démon des Richeſſes à mettre le feu à des Volcans cachés ſous les eaux de la mer. Exploſion de cette mine infernale ſous les vaiſſeaux de Colomb; affreuſe tempête. L'Ignorance apparaît à Colomb ſous la forme d'une furie. Intrépidité de l'Amiral & des Eſpagnols. Colomb préfere de ſauver ſa découverte, plutôt que ſa perſonne. Récompenſe des Héros. Fin de la tempête. Martin Pinſon veut dérober à Colomb ſa gloire & ſes

ſuccès. Colomb arrive à Liſbonne. Conſternation des Portugais. Il arrive à Palos. Sa réception, ſa gloire. Son diſcours aux Rois. Honneurs qu'il obtient, confirmés à ſa famille.

L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE.

LIVRE SIXIEME.

MAGELLAN, Drake, Anſon, Gama, Cook, Naſſau, Bougainville, Marins intrépides, dont l'œil audacieux, à l'inſtar du Soleil, fit le tour de la terre, & vit ſes ſecrets, dont la main meſura ſes ſurfaces, & fixa ſon étendue; vous qui aſſurâtes à l'homme ſon Domaine ſur tout l'Univers, cette expédition eſt le modele de vos grands travaux. Le mouvement

d'impulsion que vous avez donné à vos siecles vers les Sciences & les Arts, vous le reçûtes de Colomb. Que la postérité, en faisant hommage à votre génie & à votre courage, n'oublie jamais que tout le bien qui en est résulté doit se rapporter à lui comme à son centre. Quelle obligation a contracté l'univers, & quelle dette immense envers un seul homme!

Cet homme à qui le monde doit tant aujourd'hui, voguait alors à pleines voiles; & son vaisseau semblable à un vainqueur rapide qui parcourt sa conquête, volait sur ces plages nouvelles: il se flattait d'un prompt retour, & savourait déja le plaisir de se présenter après avoir fait de grandes choses, & de paroître victorieux d'une entreprise, que ses Contemporains, & les siecles passés, n'avoient même osé concevoir. Quel est l'homme, qui, chargé d'annoncer à l'ancien monde la découverte du nouveau, n'eût brûlé d'impatience d'y arriver, & ne se

fût réjoui d'avance de la surprise & de l'étonnement qu'il allait causer ! Mais ce messager, étant l'auteur même de ce grand évênement, avec quelle ardeur il devait desirer ce retour ; il lui semblait déja jouir de la confusion de ses ennemis, & de la gloire de ses succès. Dans ce moment il touchait au plus grand des dangers.

L'Ignorance & le Fanatisme, après avoir échoué en Espagne, avaient marché en Amérique sur les pas de Colomb : toujours acharnés à sa perte ils méditaient sa ruine ; & cherchaient à l'ensevelir, ainsi que son entreprise, dans un éternel oubli : ils étaient en station sur les Cordillieres, avec les autres monstres, quand l'Amérique les apperçut ; ils parcoururent ces Contrées nouvelles ; & après un mûr examen, s'adressèrent au Dieu des richesses, comme au plus intéressé à seconder leur vengeance.

Au pied des Cordillieres, dans les cavernes du Potosi, réside ce Mammone qui préside sur les

métaux : il eſt maigre, ſon teint eſt jaune & livide ; il eſt debout, les cheveux hériſſés, les bras étendus, dans une contemplation perpétuelle : ſon œil enfoncé & ardent, eſt fixé ſur des monceaux d'or & d'argent, qui ſont là, plus abondans qu'en aucun lieu du monde : il regarde chaque mine qu'on ouvre, comme un vol qu'on lui fait ; ſon cœur ſaigne encore de l'or qu'on en a enlevé ; & chaque coup de l'inſtrument qui en arrache le métal, retentit dans ſon ſein comme dans les cavernes. Le Fanatiſme, ſous la forme d'un Péruvien, lui adreſſe ces paroles.

O le plus riche, mais bientôt le plus miſérable des Dieux, tu ne ſais pas encore ton malheur : des mortels audacieux, venus des extrémités de la terre, ont forcé les barrieres de l'Océan, & découvert la retraite de l'Amérique, & de ces richeſſes que tu encenſes. L'Avarice conduit leurs pas, ils ont un tonnerre qui briſe les rochers,

& va trouver l'or jusques dans les plus profondes entrailles de la terre ; ils l'y cherchent avec fureur, & l'adorent comme toi ; ils en sont insatiables ; ceux-ci chargés, mais non satisfaits, d'autres reviendront, épuiseront tes riches mines, & ne te laisseront, au lieu de tant de trésors, que des rochers arides, & des cavernes sans éclat.

Le Génie contemplatif gémit à cette nouvelle, s'arrache les cheveux, & s'abandonne au plus affreux désespoir : vains regrets, lui dit le Péruvien ; pour défendre votre Empire il n'y a qu'un seul moyen, qui est d'engloutir les hommes & l'or qu'ils emportent ! Ai-je donc le fier Trident, répond Mammone, pour disposer ainsi des ondes, & y engloutir mes ennemis : l'Océan flatté des honneurs qu'on va lui rendre, & de voir son Empire fréquenté & florissant, consentira-t-il à venger ma querelle, contre ses plus fideles serviteurs ? Vous êtes assez puissant, reprend le Péruvien, pour vous

venger ſans le ſecours d'autrui ; il faut que ces Etrangers à leur retour paſſent ſur une chaîne de montagnes cachées ſous les eaux de la mer ; ces montagnes ſont pleines de métaux & de matieres inflammables : ſacrifiez l'or qui y eſt pour ſauver tout le reſte ; mettez le feu à cette grande mine, allumez ces volcans, & perdez vos ennemis par l'effet de cette terrible exploſion ; ou, engloutiſſez-les dans les vaſtes abîmes que la terre va ouvrir. Il adopte ce conſeil, non ſans gémir ſur la perte qu'il va faire.

Colomb déja plus proche de l'Afrique que de l'Amérique, était porté ſur les ondes qui couvraient ces mines infernales, lorſque le Prince des Avares mit le feu à ſes fourneaux ſouterreins : il ſe fait à l'inſtant une exploſion épouvantable, un craquement affreux dans cette immenſe charpente de rochers ; les cavernes s'affaiſent, les rocs s'entrouvrent, des vents impétueux s'échapent avec des ſifflemens affreux ;

la tempête accourue des antres du midi, ſouleve les flots de ſon ſouffle impétueux, & de ſes cents bras agite la maſſe des mers juſques dans ſes profondeurs. La terre ébranlée ſur ſes fondemens, gronde avec la furie d'un monſtre qui va dévorer; elle ouvre des abîmes immenſes, & ſemble vouloir engloutir les mers : les nuages échauffés par les vapeurs qu'elle a exhalée, étincellent, & vomiſſent la foudre de tous côtés : les vents errans & furieux, mêlent leur choc à la fureur de l'orage, au ſoulevement des flots, & à la colere de la terre. Dans cet aſſaut de tous les élémens, conjurés contre les Eſpagnols, leur vaiſſeau reſſemble à une faible place qu'attaquent avec furie de puiſſans ennemis. L'Amiral lutte en vain; il parcourt le cercle des Antonoirs; il en ſort à force d'art & de courage, & rentre auſſi-tôt dans un autre gouffre. Dans cet inſtant critique, l'Ignorance, pour augmenter ſon déſeſpoir & aggraver ſon mal-

heur, se présente à lui sous la forme d'une furie ; d'un ton ironique, & d'un air menaçant, elle lui adresse ses paroles.

Es tu encore ce Chef intrépide, dont le courage supportait des travaux, & tentait des entreprises au-dessus des forces humaines ? Est-ce toi qui as planté tes étendards dans des climats, où la pensée même du Conquérant, n'avait osé parvenir ; qui as élevé des remparts, & fondé des Empires, où les générations des hommes ne croyaient pas qu'il y eût de terre ; est-ce toi enfin, dont l'audace vient d'étonner l'Atlantide, & devait surprendre les Races futures ? Que tes espérances, & cette gloire, pour laquelle tu as tant fait, ont été de courte durée ; la mer va tout engloutir, elle anéantira jusqu'au souvenir de tes actions. Si ton nom encore te survivait ! mais non, il ne sera prononcé que comme celui d'un Avnaturier obscur, d'un téméraire odieux à l'Espagne & à ses Rois, pour avoir entraîné

leurs Sujets dans sa ruine ; & ton exemple cité dans les siecles, comme la punition de l'audace & de la témérité, empêchera qu'on ne tente une pareille entrepriſe, & qu'on puiſſe jamais rendre juſtice à la tienne.

Juſques dans cet affreux moment, au milieu de cette attaque de tous les élémens, à la nouvelle terrible de ſa mort, & de l'aviliſſement de ſa mémoire, le courage de l'Amiral ne ſe dément pas : tenant le gouvernail d'une main aſſurée, ſemblable à un rocher battu par les vagues, le Conquérant du nouveau monde, brave les élémens, les ſpectres, leurs fureurs & leurs menaces : il inſpire ſon ardeur aux ſiens ; long-temps leur courage & leur habileté luttent contre tant d'ennemis ; épuiſés, ayant fait tout ce qu'on peut attendre des forces humaines, leur ame dans leurs corps abatus, conſerve encore toute ſa fermeté : ils ne s'abandonnent pas aux regrets comme les lâches, ils

attendent fiérement la mort ; mais ils ſont réſolus à ſe défendre juſqu'à la derniere extrêmité, & à repouſſer juſqu'au dernier ſoupir, les attaques des élémens ligués contre eux. La crainte de la mort n'affaiblit pas ces ames courageuſes ; le regret de ne pouvoir raconter dans leur Patrie ce qu'ils ont vu, l'enrichir de leurs découvertes ; la crainte de paſſer pour des téméraires, qui ont péris dans une entrepriſe folle & ſans gloire, ſont les ſeuls ſujets qui les affligent ; l'idée de périr ignorés & mépriſés après tant de gloire & de ſuccès, fait leur ſeul tourment. Que l'honneur eſt puiſſant dans le cœur de l'homme généreux ; il ne daigne pas s'appercevoir de la mort, tandis que l'ombre ſeule de la honte ou du mépris lui eſt inſupportable !

Le danger augmente ; le glaive de la mort paraît prêt à frapper ; alors Colomb n'héſite plus entre ſa gloire & ſa perſonne ; il lui ſuffit de ſauver la premiere, & de conſer-

ver après lui les regrets & l'admiration de la postérité : il se retire seul, & dans un écrit aussi bref qu'instructif, donne la relation de son voyage ; des terres qu'il à découvertes, des chemins qu'il a tenus, & de l'événement affreux qui aura terminé son entreprise, & ses jours, s'il ne paraît plus. Ce papier dépositaire du plus grand secret du monde, est mis dans une envelloppe de cire ; enfermé dans un coffre de bois, & jetté dans les flots, il va s'offrir au premier Navigateur qui parcourera ces mers, ou aux côtes de l'ancien Continent à la faveur des vents du couchant.

Eh que peut faire de plus celui qui donne sa fortune & sa vie ; qui les sacrifie au devoir ou à la Patrie ; qui néglige le soin de ses jours pour l'honneur ; qui sait les perdre avec courage dans l'horreur des combats, ou dans les périls des grandes entreprises ! Qu'elle récompense mérite l'homme généreux qui fait d'aussi nobles sacri-

fices ! La gloire y a pourvu, elle fait de ſon nom un nom célébre, le titre glorieux de ſa famille : elle le grave en traits inéfaçables ſur le front des ſiecles qui paſſent ſur ſon tombeau ; elle le fait ſurvivre aux révolutions du temps & briller dans la nuit du paſſé, comme une lumiere dans l'ombre ; voilà la recompenſe du Héros. Ce fut, ſans contredit celle de Colomb, & c'eſt la ſeule qu'il ait eu.

Les Eſpagnols ſont plus tranquilles après la précaution qu'ils ont priſe, croyans avoir ſauvé ce qu'ils avaient de plus précieux, ils mettent leur honneur à braver la tempête, & à lui diſputer ſa proie : quel ſpectacle, qu'une poignée d'hommes entrant en lice avec les élémens, & bravant leur courroux ! Enfin, la tempête ſe fatigue, la victoire incline pour les Eſpagnols, & l'aquillon, ce vent dont le ſouffle forme des napes de glace, & couvre la terre de neige comme d'un vêtement, venant à leur ſecours, la

décide tout-à-fait en leur faveur : il acheve de diſſiper leurs ennemis, chaſſe les nuages devant lui, & rend à l'air ſa ſérénité, & au Ciel ſon azur. Le vaiſſeau d'une marche pénible, s'avance vers les Iſles fortunées, tandis que l'Ignorance, & l'Avare, Dieu des richeſſes, courent enſevelir leur honte & leur déſeſpoir, l'un dans les déſerts ſoumis à l'empire du Croiſſant, & l'autre dans les tréſors du Potoſi, qui vont bientôt lui être enlevés.

Secondés d'un vent favorable, les Eſpagnols avaient paſſés les Iſles fortunées, lorſque Martin Pinſon, dont la cupidité s'étendait ſur toutes ſortes de biens, réfléchiſſant aux honneurs qui attendent Colomb en Eſpagne, à la joie qu'il va y cauſer, à l'étonnement qu'il va y répandre, à l'accueil qu'il va y recevoir, ſe propoſe de lui dérober ſon triomphe, en annonçant le premier, le ſuccès de leur expédition, & en s'en attribuant tout l'honneur : il ſe couronne de voiles, & fuit vers

l'Eſpagne, avec la vîteſſe d'un voleur qui emporte ſa proie. Colomb à cet aſpect, fut ſaiſi de la plus vive douleur ; mais ſans s'arrêter à de vaines plaintes, il fait force de voiles à ſon tour, & ſe plait à croire que la fortune qui l'a ſi bien ſecondé, ne lui préférera pas un lâche & un perfide, dans la diſtribution de ſes graces.

Déja il voyait les côtes d'Europe, lorſqu'aſſailli une ſeconde fois par la tempête, le Tage, ce fleuve généreux qui roule de l'or avec ſes ſables, & favoriſe les Navigateurs, lui ouvrit ſon ſein ſecourable : un bruit ſe répand ſoudain dans Liſbonne, que la tempête vient de vomir dans ſon port, ce Navigateur audacieux qui avait promis un nouveau monde à Ferdinand. Cette nouvelle ſe répand dans cette grande Ville comme un vent impétueux ; chacun accourt, empreſſé de ſavoir ce qu'auront produit de ſi magnifiques promeſſes. La découverte d'une partie des côtes d'Affrique, fruit de

cent ans de travaux & de navigations, avait rempli les Portugais de fierté, & de dédain pour les autres peuples qu'ils croyaient bien loin de les atteindre; accourus dans l'intention d'insulter par leurs railleries, au téméraire qui avait voulu marcher dans leur carriere & s'élever au dessus d'eux; que leur étonnement fut accablant & leur fierté humiliée, lorsque cet Etranger étala à leurs yeux les productions, & les habitans d'un autre monde. A cet aspect convaincant, l'habitant consterné des rives du Tage, sentit qu'il n'allait plus jouer le premier rôle sur les mers, & dominer seul dans les contrées lointaines. L'intérêt le rendit injuste, & lui mit dans la bouche, des conseils sanguinaires; des politiques cruels, virent dans le massacre de Colomb & de ses Compagnons, l'anéantissement de son fatal ouvrage. Il était perdu, & sa tête, la tête du mortel unique qui nous donna un monde, allait tomber sous

le fer ignoble de l'intérêt, si le Trône eût été occupé par une ame vile & cruelle. Ce Roi qui pensait comme doivent penser tous les Rois, qui était plus généreux que ceux qui l'entouraient, était Jean II., le même à qui Colomb avait offert ses services, & le fruit de ses travaux : dans le cours d'un long regne, la gloire & la sagesse n'avaient jamais cessé de siéger à côté du Trône; il ne manquait aux entreprises brillantes de son regne, que celle de Colomb; mais si le fruit en appartient à un autre Monarque, celui qui, après l'avoir échapée, sut étouffer ses regrets, & rendre justice au grand homme qu'il avait méconnu, ne perdit pas tout-à-fait cet évênement glorieux.

Ce Prince reçut Colomb avec joie, l'écouta avec plaisir, le combla d'honneurs; & tel est l'effet de l'affabilité, & de la grandeur d'ame des Rois, que Colomb qui avait d'abord goûté un plaisir secret à se vanger par sa gloire & ses succès, d'un Prince qui avait méconnu son génie & ses talens,

regretta plus d'une fois de n'avoir pas forcé les barrieres de l'Océan ſous ſon pavillon, & exécuté ſes projets ſous les ordres d'un Maître fait pour être cheri. Princes aimables, votre pouvoir eſt ſans bornes; c'eſt ainſi qu'aujourd'hui Philippe de France, (1) & les Princes généreux de la Maiſon de Bourbon, préſentés des mains des graces, ſous un front aimable & majeſtueux, ſavent commander aux cœurs, & faire chérir leurs ordres.

Colomb pouvait arriver par terre vers ſes Souverains; mais il ne put ſe déterminer à laiſſer apprendre aux habitans de Palos, par d'autres bouches que la ſienne, le ſuccès de ſon entrepriſe; il voulait venir leur payer par le prix de la premiere nouvelle, le tribut de reconnaiſſance qu'il devait à l'ardeur de leurs vœux, à leur généroſité à ſeconder ſes deſſeins, & aux marques d'amitié qu'ils lui avaient donné: il part, & arrive

(1) Monſeigneur le Comte d'Artois.

à Palos. Les Citoyens de cette Ville furent les premiers Eſpagnols, dont l'œil émerveillé, vit les productions du nouveau monde.

Une Sentinelle du port, crie qu'on apperçoit le vaiſſeau de Colomb; la nouvelle paſſe auſſitôt dans la Ville, & la voilà déſerte : tous les habitans accourent au rivage; les vieillards s'attachent au bras vigoureux des jeunes gens, les femmes conduiſent ou portent leurs enfans, les ouvriers quittent leurs travaux, les marchands leurs boutiques, les ſentinelles même abandonnent leurs poſtes, on eût dit une Ville dont les habitans s'étaient enfuis : ils accouraient les bras ouverts pour embraſſer leurs parens, leurs amis, leurs compatriotes. L'Amiral & ſes Compagnons s'élancent avec impatience hors du vaiſſeau, & courent à eux en leur tendant les bras; ils s'embraſſent avec tranſport; les larmes coulent de leurs yeux : vingt perſonnes demandent à la fois des nouvelles au même hom-

me, & l'interrogent en même temps sur des sujets différens : Colomb leur fait en peu de mots l'histoire de son voyage ; Yanes & les autres font le même récit de leur côté ; il se formait un auditoire autour de chacun d'eux, on se pressait pour les entendre, on avançait la tête, on s'élevait sur l'extrêmité des pieds. L'Amiral, au milieu de la confusion & de l'étonnement, fait paraître les hommes, les animaux, l'or, & toutes les productions qu'il rapportait du nouveau monde. La surprise, & l'admiration à cette vue, n'eurent plus de bornes ; muets, émerveillés, ils ne surent d'abord que penser ; mais tout à coup leurs sentimens d'admiration se réunissans en faveur de Colomb, ils l'envisagent comme un être d'une espece supérieure, doué d'un génie divin ; & ne sachant comment honorer un si grand mérite, ils lui rendent les mêmes honneurs qu'au Roi, à l'extérieur, mais de plus grands encore intérieurement. L'air retentit du son

des cloches, les Egliſes des actions de grace, la Ville des acclamations & des cris de joie. Les Magiſtrats, les gens de guerre le complimenterent avec des ſentimens mêlés d'affection & de reſpect ; les canons de la Ville & des vaiſſeaux du port, le ſaluerent : ce fut au bruit de ces bouches infernales, que la renommée apprit à l'Univers l'apparition d'un nouveau monde ; elle ne crut pas ſa trompette ſuffiſante pour un pareil ſujet. Tout Palos célébra ce grand événement, & en fit un jour de fête.

Généreux Eſpagnols, vous ſaviez honorer le mérite ; c'était avec une vraie effuſion de cœur, & un plaiſir ſincere, que vous receviez vos Concitoyens, que vous les embraſſiez, que vous vous réjouiſſiez de leurs ſuccès. L'envie & la jalouſie qui les euſſent accueilli dans d'autres endroits, étaient ſans force dans vos cœurs, & incapables de les déprécier à vos yeux : mais on ne rend pas en vain des honneurs au mérite ;

la gloire de Colomb, cette gloire que vous encenſates ſi hautement, alluma dans votre ſein, le beau feu de l'émulation, & fit de vous un peuple de Héros, qui ſoumit une partie de la terre, à la puiſſance de ſa Nation, & la remplit de la gloire de ſon nom.

Au milieu de l'allégreſſe publique, comme ſi la fortune eût auſſi voulu concourir à la ſatisfaction de Colomb, elle pouſſe dans le port, le vaiſſeau de Martin Pinſon ; le ſuccès du Génois à cette vue eſt complet, il en eſt le premier meſſager : un Courier par ſon ordre en porte la premiere nouvelle aux Monarques qui étaient à l'extrémité de leurs Royaumes. Lui-même ſe met en route avec tout ſon cortege, & va les faire jouir du ſpectacle d'un nouveau monde, à la vue des curieux échantillons qu'il leur en porte.

Ce fut ſans doute un grand ſpectacle pour l'Eſpagne & pour l'Europe entiere, que l'apparition d'un

Marin qui amenait avec lui d'un monde inconnu, ſes ſurprenans habitans, des animaux, & des plantes d'une forme ignorée; enfin, qui produiſait des preuves merveilleuſes & multipliées d'un nouveau continent: à cet aſpect convaincant, quelles devaient être l'admiration & la ſurpriſe des Eſpagnols, témoins de cet inconcevable événement. La vue du ſpectacle le plus grand qui fût jamais, frapa vivement leurs ames & agrandit leurs idées; dans le feu de la nouveauté, & la chaleur de l'enthouſiaſme, ils embraſſaient tout à la fois, & l'Univers agrandi, & des chimeres encore plus grandes; leur courage & leur génie ſe développa tout à coup comme le monde, & le mouvement d'impulſion qu'ils reçurent dès ce moment vers les conquêtes & les découvertes, fut tel, qu'il dura près d'un ſiecle, & produiſit une foule de Héros.

Les objets que conduiſait Colomb, plus curieux que les trophées des Conquérans, l'éclat de ſes ſuccès, la

grandeur

grandeur d'une entrepriſe ſi heureuſement terminée, ſa gloire, un événement ſans exemple, les productions & les animaux inconnus, la figure ſiguliere des hommes qu'il traînait à ſa ſuite, l'or ſi attrayant aux yeux des mortels, & qui depuis fit commettre tant de ſcènes d'horreur ; (1) un particulier enfin, triomphant d'un monde entier, faiſaient de la marche de Colomb un ſpectacle dont on ne pouvait ſe raſſaſier ; on accourait du fond des Provinces, on l'admirait, on lui témoignait les ſentimens de la plus haute vénération ; tout retentiſſait de ſon éloge, on le qualifiait d'hom-

(1) L'exploitation des mines & des ſucres, a déja dépeuplé une grande partie de la terre : on en eſt actuellement au ſecond monde ; les habitans de l'autre ont déja diſparu. Et de ce ſecond, une des trois parties commence à s'épuiſer. Nous acquérons chérement ?

me divin, de créateur d'un monde.

Ce fut ainſi, que couvert de gloire, au milieu des acclamations & de la faveur des peuples, objet de l'admiration de l'Europe, il ſe préſenta aux pieds du Trône. Les Souverains eux-mêmes virent dans le Génois un homme extraordinaire ; il leur ſembla qu'il honorait le Trône dont il approchait ; ils lui en voilerent l'orgueil en le faiſant aſſeoir vis-à-vis, le chapeau ſur la tête, ainſi que le Monarque. Cet exemple fait voir que le grand homme eſt quelque fois l'égal des Rois ; au reſte, celui qui découvrit & procura tant de Trônes à ſes Souverains, pouvait bien s'aſſeoir devant le leur.

L'éclat du Diadême, le faſte des honneurs, la réception flatteuſe des Souverains, ſi éblouiſſans pour des hommes vulgaires, n'exciterent aucun changement dans Colomb. Son ame ferme ne fut émue par aucun de ces objets. Tranquille ſur ſon ſiege &

d'une voix assurée, il parla ainsi aux Monarques.

Puissans Princes qui avez cru jusqu'ici vos vœux comblés par la réunion de tous les Royaumes de l'Ibérie, quelques grandes que soient vos vues, la fortune aujourd'hui les laisse bien loin derriere elle; elle fait en votre faveur plus que vous n'osiez espérer; elle vous donne au delà des souhaits ambitieux des plus grands Conquérans; elle vous met un monde entier entre les mains. Cet or, & ces productions sont les premiers tributs que cette terre nouvelle vous paye; & ces hommes sont les premiers sujets qui ayans l'honneur de vous voir, viennent vous présenter les hommages de leurs pays: ce tribut, & cet hommage que vous recevez du pays où se couche le soleil, est l'événement le plus glorieux, & l'unique qui soit encore dans les fastes de l'Univers.

Quel événement! nos cœurs en sont encore émus; sa grandeur

étonne la génération préſente, & fera toujours l'objet de la ſurpriſe de l'avenir : un monde vient d'apparaître, & de confondre l'ignorance de tant de ſiecles ; pour faire ceſſer l'erreur des temps, il fallait une preuve auſſi éclatante que celle que je produis devant votre Trône, par ces hommes & ces productions d'un autre Univers. Votre Puiſſance s'étend donc aujourd'hui ſur l'Orient & l'Occident, & votre ſceptre eſt le premier qui s'élevant ſur les deux mondes à la fois, en tienne de vaſtes contrées ſous ſa domination : votre Pavillon eſt arboré ſur des mers nouvelles, vos étendarts ſont deployés ſous un autre Ciel, & vos ordres bien ſupérieurs à ceux des autres Souverains, ne ſont plus renfermés comme les leurs dans un ſeul monde ; ils volent comme les vents ſur toutes les mers, ſous toutes les étoiles, & ne connaiſſent plus d'autres bornes que celles de la terre.

Il était donc réſervé à votre regne

immortel, Princes glorieux, de voir éclore un nouveau monde, de ſoumettre l'orgueil de l'Océan, de franchir ſes vaſtes eſpaces, & de réunir par la navigation & le commerce, toutes les parties de la terre : mais puiſſent ces peuples nouveaux, être auſſi heureux ſous votre domination, que leur bonté & la ſimplicité de leurs mœurs ſemblent le mériter; & puiſſais-je m'applaudir un jour d'avoir formé & exécuté le projet de la réunion, de l'ancien avec le nouveau monde, & d'avoir fait le bonheur des deux.

Ainſi parla le Génois ; il fut comblé d'éloges ſinceres & affectueux de la part d'Iſabelle. Ferdinand, chagrin de devoir tant à un homme ordinaire, mais flatté d'une auſſi vaſte domination, lui prodigua les applaudiſſemens & les titres, & le décora des plus hautes dignités, dignités dont ſon ingratitude le dépouilla depuis, mais que ſon fils, ſecondé de ſon oncle Barthelemi, ce frere célebre de l'Amiral, récla-

ma au Tribunal de la Nation ; & la poſtérité apprendra avec plaiſir que ce Tribunal, l'honneur de la Juſtice, condamna le Prince à être juſte & reconnaiſſant, & rétablit dans ſes droits, le ſang des Colomb, ce ſang illuſtre des Héros & des Conquérans, qui ſe mêla avec celui des Rois, (1) & en était digne.

(1) Le fils de Colomb épouſa une parente de Ferdinand ; & ſa petite fille, la derniere de leur famille, épouſa Don George, Prince de la Maiſon de Bragance.

FIN.

Vu, permis d'imprimer à Autun, le 17 Juillet 1782. Signé ROUX.

SUPPLÉMENT

A l'Alinéa de la page 140.

Ces paroles du Miniſtre : *montrez par l'emploi de la vie, le prix que vous attachez à ce préſent*, ſont gravées dans leur mémoire, la nature les avait déjà gravées dans leurs cœurs, ils la conſacrent à l'amour, & croyent bien remplir le précepte.

Dans la ſolitude de la Campagne ; dans la liberté d'une demeure ruſtique, vrai ſéjour des amours ; au milieu des charmes, & de l'agrément du Printemps ; à la vue de la nature, qui revit comme eux, & recommence une nouvelle carriére ; pleins de leur bonheur, il leur paraît que tout ce qui les entourre le partage, & que le Ciel a accordé, en leur faveur, une nouvelle exiſtence à ce qu'ils voyent, comme pour leur donner des jouiſſances neuves en tous genre à la fois. Flore & Pomone ſemblent vouloir ſe ſurpaſſer à l'envie dans les préſents qu'elles leurs préparent : le Zéphyr, jaloux de leur plaire, ſe hâte de leur apporter, ſur ſes ailes légeres, le parfum des fleurs, & la fraîcheur de la roſée, qu'il diſpute dès le matin, aux rayons naiſſants du Soleil. Les oiſeaux, d'une aile folâtre, voltigent autour d'eux, pouſſent des cris de plaiſirs, & font retentir l'air de leurs concerts auſſi errants qu'eux : s'ils fixent leur inconſtance, un arbre couvert d'un verd tendre devient leur aſyle ; là nouveaux

artisants, ils bâtissent des maisons à l'instar des habitants de la terre ; de faibles branches deviennent un sol solide, sur lequel vont s'élever des familles.

Ils contemplent ces merveilles d'un front serein & satisfait, & ils leur semble qu'ils jouissent de toute la nature ; Ziliée, de dessus le lit de fleurs où elle est assise, les yeux tournés sur Haran, comme sur le centre de cette félicité, lui adresse ces paroles :

Vois-tu, Haran, ces objets enchanteurs ! il n'y a qu'un moment que, morts comme nous, ils paraissaient éteints à jamais ; le génie qui nous a ranimé leur a aussi fait présent d'une nouvelle existence : vois-tu ces rameaux nuds, qui semblaient frappés de la foudre, & que les oiseaux fuyaient dans un morne silence, comme ils sont aujourd'hui habillés de verdure ; le Zéphyr les caresse, les oiseaux voltigent autour ; de dessous leurs feuilles, comme a l'ombre d'un toit, ils font entendre des concerts harmonieux ; la terre couverte de fleurs, de verdure, & des perles de la rosée, ressemble à une épouse parée de ses plus beaux habits ; &, en te voyant, je m'imagine que tu en es l'époux, & l'objet de toute cette joie, car je pense que chacun te voit comme moi.

A ces paroles, Haran, le corps penché vers elle, les yeux tendrement attachés sur

les ſiens ; & lui ſerrant avec tranſport la main qu'elle lui tend, répond : Si tous ces objets que tu admires ne ſont que pour célébrer notre bonheur, & ſervir d'ornements au triomphe de notre ſeconde vie, juges combien tu leur eſt ſupérieure, puiſque ce ſpectacle, ſans toi, n'auroit point de charmes pour moi : chaque fois que le Soleil, s'élevant, amene un nouveau jour, je me prépare, avec joie, à jouir de ce jour, ſymbole de ma vie ; à meſure que cet aſtre s'éleve, devient plus beau, & ſemble embellir toute la nature, je ſens mon bonheur s'élever & augmenter avec lui : enivré de plaiſirs, & de délices, je ne m'apperçois pas de ſon déclin ; s'il diſparaît, l'amour me reſte, & ſes feux ne me font pas regretter les autres. Heureux encore dans les ombres, & au milieu du deuil de la nature, je n'y vois que toi, ſans m'appercevoir des révolutions du temps & des aſtres, hors l'objet de mon amour, tout m'eſt étranger : je l'idolâtre pendant le jour, je me la repréſente dans le repos de la nuit, j'en ſuis plein à mon reveil ; l'amour ſe développe de nouveau avec mes ſens, il s'éleve encore avec le Soleil : plus heureux, il n'eſt obſcurci par aucun nuage : tu te leves comme lui à mes yeux, & tu influes ſur mon cœur auſſi vivement qu'il influe ſur la terre ; tous les jours tu y allumes de nouveaux feux ; tous les jours ton empire augmente, & tous les jours, plus épris & plus ardent, je ſens que

je t'aime davantage, & que je voudrois encore t'aimer plus, s'il était possible.

C'est ainsi, qu'occupés de leur bonheur, ils passent les jours à le goûter, à le varier, & à le rendre durable : uniquement occupés de leur félicité, ils n'envisagent pas la fin d'une carriere qu'ils parcourent sur des sentiers de fleurs, couverts de guirlandes, & le myrtre de l'amour en main, ils tomberont, sans s'en appercevoir, du sein du bonheur dans celui d'un sommeil qui n'aura plus de réveil.

E R R A T A.

Pages.	*Lignes.*	*Fautes.*	*Corrections.*
5	22	fables	faibles.
29	25	obſcures	obſcurs.
23	11	épaiſſes	épais.
80	3	leur mobilier	leurs habitations.
123	12	ſuccès	ſcènes.

drois encore

t bonheur ;
r, à le va-
uniquement
nvisagent pas
urent sur des
irlandes, &
, ils tombe-
ſein du bon-
i n'aura plus

A.

eſſions.
es.
urs.
.
habitations.
es.